

Pourquoi le CEP ?

Dominique Tassot

Présentation : Un quart de siècle a passé depuis le lancement de cette revue. Il est donc à propos, en mettant les points sur les « i », d'explicitier les pensées qui aboutirent à ce titre. Le contexte viticole fait, bien sûr, allusion au verset de l'Évangile johannique magnifiant le lien entre la vigne, avec son plant et son tronc nourricier, et les sarments que nous sommes (Jn 15, 5). Mais Jésus dit, quelques versets plus loin : « Sans moi, vous ne pouvez **rien** faire ! » Et l'Apôtre abonde en ce sens en qualifiant le Christ de « Tête » et de « Chef » établi sur toutes choses autant que sur nous tous. La laïcisation de la science se présente alors comme un profond dérèglement de la pensée et une impasse improductive pour une société qui attend de cette « science » un salut qu'elle ne peut donner.

Le titre de cette revue, sous un regard rapide, évoque la vigne et l'on pourrait s'attendre à y découvrir des recettes viticoles ou des secrets de vigneron. Mais la couverture vient aussitôt corriger cette première impression. D'une part, une anomalie orthographique apparaît : si ce titre était, comme souvent, le simple acronyme de l'association qui édite la revue, un « S » final devrait s'y trouver, le S du mot science dans le nom « Centre d'études et de prospective sur la science ». D'autre part, figure en exergue une citation de l'épître aux Éphésiens, montrant bien qu'il ne s'agit pas ici spécifiquement de viticulture : « *Tout reconsidérer dans le Christ* ». S'ouvre alors devant l'esprit le contexte véritable : des considérations sur la science, certes, mais faites selon une vision du monde où la dimension religieuse retrouve toute sa place. Dans notre société laïcisée, ce trait est bel et bien original. Une anecdote va le montrer. Il y a un tiers de siècle, l'auteur de ces lignes se présentait au siège de l'INPI (Institut national de la propriété industrielle), alors en plein Paris, pour déposer le titre d'une revue. Ces démarches se font aujourd'hui à distance, sans contact personnel. À l'époque, un spécialiste en propriété industrielle examinait la demande pour s'assurer que l'invention ou le titre pouvait être déposé et ainsi protégé contre toute imitation ou plagiat, volontaire ou involontaire. Une jeune femme très aimable me reçut donc et je lui exposai ma demande : enregistrer le titre « science et foi ». Elle dit aussitôt : « Êtes-vous médecin ? » Elle avait compris qu'il s'agissait de « science et foie ».

Je dus la détromper en expliquant qu'il n'y avait pas de « e » final, qu'il s'agissait de « foi » (F-O-I). Réponse : « Ça, c'est original ! Il n'y aura aucun obstacle au dépôt du titre. » Les mots usuels, les mots du dictionnaire, en effet, ne peuvent être appropriés par un déposant qui s'en réserverait l'usage. Il faut donc produire une association rare pour justifier une demande de protection. En l'occurrence, donc, pour cette spécialiste, vouloir relier de quelque manière le domaine scientifique et le domaine religieux sortait vraiment de l'ordinaire (ou plutôt de **son** ordinaire). Elle manifestait par là son ignorance des fondements de la science européenne : ni Descartes, ni Newton ni Leibniz n'auraient imaginé une telle dissociation !

Le CEP rame donc à contre-courant de la pensée contemporaine, en France plus encore peut-être qu'ailleurs, en récusant le laïcisme explicite, qui régit les médias ou les programmes scolaires et domine les esprits, y compris chez ceux que leur foi personnelle devrait prévenir contre cette vivisection de l'intellect.

Une remarque s'impose ici : le verset 10 du premier chapitre de l'*Épître aux Éphésiens* est généralement traduit « tout **restaurer** dans le Christ », par décalque sur le latin de la *Vulgate* : *instaurare*. Entre « instaurer » et « restaurer », une nuance se laisse entrevoir. Certains voudront se référer aux temps de chrétienté, considérant que les mille ans qui séparent l'acceptation du christianisme par les empereurs romains et la renaissance du paganisme dans les arts et les pensées, ont secrété l'instauration progressive d'un mode de vie spécifique (avec ses rapports sociaux, ses normes politiques, ses formes culturelles, ses innovations techniques¹) où chaque personne humaine trouvait sa place (« *ce que vous ferez au plus petit d'entre les miens...* »), où l'univers environnant était vu comme la Création : un ensemble de « créatures », autant d'êtres dont l'existence ou la finalité relève de l'Intelligence toute-puissante qui les a voulues *in principio*. Une science laïcisée aurait alors été perçue comme absurde : comment prétendre comprendre quoi que ce soit en faisant comme si Dieu

¹ Se rapporter à la liste des inventions techniques majeures réalisées entre le VI^e et le XV^e siècle, qui ont permis à l'historien Jean Guimpel de parler de « révolution industrielle ». Cf. D. TASSOT, « Faudrait-il en revenir au Moyen Âge ? », *Le Cep* n°59, mai 2012, p. 4-8.

n'existait pas, en écartant le grand facteur explicatif, la source première d'intelligibilité ? Un Dieu qui, il est vrai, n'est pas le demiurge besogneux des Anciens, pressé de retrouver le calme de son nirvana, mais un père aimant, attentif aux pas maladroits d'enfants trébuchant sans cesse sur une terre dont la belle ordonnance a été dérangée *post principium*.

C'est sans doute à cette cité cohérente en acte que pensait Pie X en faisant de ce verset (« tout restaurer dans le Christ ») un programme aussi bien politique que religieux. Comment ne pas voir, en effet, les apports majeurs pour l'humanité qui ont surgi durant ce millénaire médiéval : la distinction (pour unir, et non la séparation qui divise) des « deux glaives » permettant un équilibre entre l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel avec, comme conséquences : les trêves annuelles dans la conduite des guerres², le drapeau blanc, les lieux-refuge pour les coupables, les hospices, les écoles populaires et les Universités³, un droit universel de propriété – y compris pour les serfs –, l'autonomie économique et fiscale de chaque « foyer »⁴, la cohérence de vie (tant individuelle que collective) permise par une morale absolue régie par le Décalogue, etc.

L'on comprend alors pourquoi Pie X pouvait affirmer placidement, contre les rêveries démocrates-chrétiennes du Sillon : « *Non, la civilisation n'est plus à inventer, ni la cité nouvelle à bâtir dans les nuées. Elle a été, elle est ; c'est la civilisation chrétienne, c'est la cité catholique*⁵. »

² À l'opposé des récentes guerres mondiales, menée jusqu'à la capitulation sans conditions du vaincu, la dernière de ces guerres ne débouchant même pas sur un traité de paix.

³ Dont le nom même indique qu'elles échappaient à la justice royale, étant placées sous la tutelle de l'Église. Il y avait là l'intuition que le travail intellectuel demande une liberté de parole et d'action que les intérêts immédiats et les enjeux de pouvoir doivent respecter. Le présent asservissement des métiers libéraux (pensons aux médecins et aux chercheurs, tenus par des règles administratives ou financières...) en démontre plus que jamais le bien-fondé.

⁴ On disait alors « feu », réalité concrète dont fut tiré le mot « foyer ». Que chaque famille nucléaire ou élargie puisse ainsi jouir des surplus engendrés par son activité propre, constitue un stimulant économique puissant, qui manque aux sociétés claniques ou socialistes.

⁵ *Lettre sur Le Sillon*, 25 août 1910.

Or, minée par le « vers rongeur »⁶ du paganisme renaissant tout en poursuivant par inertie sur sa lancée, cette chrétienté – qui, ouverte à la diversité, avait vocation à l'universalité – s'est mitigée et abâtardie en « civilisation occidentale », faisant de la technologie l'indice du « développement » et muant, chez les dirigeants, la conscience de leurs charges et de leur responsabilité en un vague sentiment élitiste de supériorité, s'autorisant ainsi des honneurs sans toujours avoir été à la peine.

Au point de destruction du tissu social et de corruption des élites où nous sommes rendus aujourd'hui, ayant perdu de vue jusqu'au concept d'une « nature » des choses ou de l'homme, « tout instaurer » ou « tout restaurer » dans le Christ devient synonyme et constitue à la fois l'horizon et le programme élémentaire des cellules et des organes de nos sociétés, tant pour le spirituel que pour le temporel.

Mais la citation de saint Paul mise en épigraphe sur la couverture du *Cep*, si elle y fait allusion, est en réalité autre : « tout **reconsidérer** dans le Christ. » Il existe une raison à cela. Le CEP n'a pas l'ambition de transformer directement la société comme le ferait un acteur politique : il n'en aurait d'ailleurs pas les moyens et le but est tout autre. Il veut constituer un « réservoir pour penser », selon l'expression anglaise⁷, laissant chacun libre d'en appliquer ou d'en exploiter certaines idées là où il se trouve, selon la mission impartie par la Providence. Entre le classique « restaurer » et nôtre « reconsidérer », il y a ainsi plus qu'une nuance, et certains pourraient croire à une faute de traduction. Or saint Paul, en *Ep* 1, 10, n'a pas écrit en latin, mais a employé le grec ἀνακεφαλαιώσασθαι *anaképhalaïōsasthai* qu'il s'agit de rendre au mieux. Le préfixe ἀνα *ana* indique une ascension, une tension vers le haut ; la racine κεφαλή *képhalê* renvoie à la tête, au cerveau, au chef, donc aux pensées. Loin d'être forcé ou tiré par

⁶ Il faut reconnaître ici la lucidité de l'abbé GAUME qui, dans son ouvrage *Le Ver rongeur des sociétés modernes*, ou *Le paganisme dans l'éducation* (Paris, Gaume frères, 1851), sut montrer comment l'enseignement acritique et même déferent des auteurs païens fit le lit des philosophes des Lumières et de la Révolution dite française.

⁷ *Think tank*, disent-ils, mais en cantonnant ces cercles à une réflexion politique utilitaire, ce qui est encore une forme de vivisection intellectuelle.

les cheveux⁸, le sens « reconsidérer » figure dans les dictionnaires pour le verbe ἀνακεφαλαίωω *anaképhalaïōō*, comme aussi « récapituler, rassembler, prendre en bloc », suivant le classique *Bailly*. Une fois établie sa légitimité, reste à en développer l'idée.

Il s'agit de considérer toutes choses en référence au Christ, ce Verbe par qui et en qui tout a été fait. Il s'agit d'observer toutes choses à la lumière de Celui « qui éclaire tout homme venant en ce monde » (*Jn* 1, 9). Il s'agit de com-prendre, de relier ensemble, les choses observées pour en saisir la vérité en les raccordant à Celui qui **est** la vérité (*Jn* 14, 6).

C'est une démarche naturelle et simple de l'intelligence (du latin *inter* « entre » et *legere* « cueillir, choisir, lire ») ; d'ailleurs le père jésuite Thomas note à ce propos : « *Toute connaissance est un don rendu possible par ce qu'Il est. Cela est valable non seulement pour les chrétiens mais aussi pour tout homme car Dieu éclaire ainsi toutes ses créatures.*⁹ »

Cet accent mis sur le chef, la tête, ne doit pas être vu comme une privation, comme excluant ce qui n'est pas proprement cérébral. La tête d'un arbre est le prolongement vertical du tronc, le haut-lieu où aboutit la sève, lieu distinct des branches mais nullement séparé d'elles. Quand Jésus-Christ affirme : « *Je suis le cep et vous êtes les sarments* », rien ne manifeste mieux l'union substantielle qui devrait relier la pensée divine et nos tentatives pour penser par nous-mêmes. Si le cerveau concentre les synapses neuronales, la pensée n'y est pas localisée même si elle provoque une activité cérébrale mesurable. Les Grecs l'associaient au cœur¹⁰ en tant que siège de l'intellect comme des sentiments, et les Chinois insèrent le pictogramme du cœur 心 (*sin*) dans les divers idéogrammes désignant les opérations de la pensée. Les scribes hébreux faisaient de même¹¹, en employant le mot לב *lèb*, « cœur ». En témoignent bien des expressions bibliques :

⁸ Notons que la racine KPL du mot cheveu, *capillus* en latin, moyennant l'alternance classique entre les labiales B, F ou P, rattache *capillus* à *képhalè* : la chevelure est ce qui orne la tête.

⁹ J.-F. THOMAS, *Automne*, Versailles, Via Romana, 2022, p. 57.

¹⁰ Désigné comme le thymus : *thymos*, et distingué du siège de la circulation sanguine : *kardia*.

¹¹ Ce lien oublié entre le cœur et le cerveau explique peut-être pourquoi, vers 1880, une Galloise, Teresa Higginson, reçut la mission de faire établir une dévotion spécifique au Chef Sacré de Jésus comme siège de la Divine

« Mon cœur délivrera des paroles de science » (Jb 33, 3) ; « Cœur intelligent recherche le savoir » (Pr 15, 14) ; « Le cœur du sage rend sa bouche avisée » (Pr 16, 23) ; « L'homme prudent médite en son cœur les paraboles » (Si 3, 29) ; « La racine des pensées, c'est le cœur » (Si 37, 17), etc. De tels versets inspirés, et il en existe beaucoup d'autres semblables, nous manifestent l'étroite liaison entre les sentiments, la volonté et la pensée méditée, ce que notre expression « apprendre par cœur », c'est-à-dire intérioriser et mémoriser, signale également.

Ainsi les cœurs droits font les pensées justes et, inversement, les cœurs fourbes font les pensées tordues. C'est pourquoi le P. Leonardo Castellani, dans son commentaire sur l'*Apocalypse*, note que les grandes erreurs doctrinales, les hérésies, sont toujours associées à des écarts de conduite morale.

Ce lien entre le « cœur » et le « cerveau », qui répugne à notre mentalité laïciste¹², conteste aussi la manière dont fonctionnent les organismes dédiés à l'enseignement et à la recherche. Nous en voulons pour preuve que les pensées nouvelles, les grandes inventions, ne procèdent jamais d'un raisonnement déductif mais d'une mystérieuse intuition, actrice donc d'une inspiration divine. Et « l'Esprit souffle où il veut » (Jn 3, 8). Il ne faut donc pas déplorer la stérilité actuelle des intelligences. Sous un fourmillement d'applications pratiques toujours plus perfectionnées, rares sont les découvertes fondamentales qui renouvelleraient les sciences, les arts ou la pensée. L'illusion de pouvoir connaître en vérité, sans nommer ni invoquer la Cause première créatrice et ordonnatrice des choses, constitue déjà un désordre intellectuel majeur. Les physiciens – et ce ne sont pas les seuls – ont cru se débarrasser de la vérité, de la référence à la vérité

Sagesse, pour compléter celle, alors déjà bien répandue, au Sacré-Cœur. C'est d'ailleurs en la fête du Sacré-Cœur, en 1879, que la stigmatisée Servante de Dieu sut que la nouvelle dévotion serait « le remède à l'orgueil intellectuel, grand mal de notre temps et cause de l'infidélité » (cf. *Message de Notre-Seigneur à Teresa Higginson (1844-1905)*, 40 300 Cagnotte, Centre Sagesse, p. 6).

¹² Le Dr Philippe LORON, neurologue, en son livre *La Révélation cérébrale* (Sainte-Luce-sur-Loire, Éd. Bookelis, 2022), explique qu'il y a osmose entre le cœur et le cerveau humain. La présence d'un « cœur » au sein du cerveau permet l'interface entre le corps et l'esprit par le biais des émotions, de l'amour.

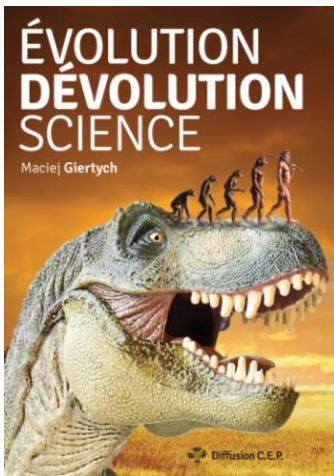
et de sa recherche, en inventant la théorie du « modèle » : on lance des hypothèses, on fourbit des équations, puis l'on voit si « ça marche » ! Tel est le terme ultime de nos ambitions intellectuelles, ou plutôt telle est l'impasse où se précipitent en bataillons serrés ces chercheurs dont il est dit qu'ils constituent 95 % de tous les scientifiques ayant œuvré depuis l'origine de l'humanité !

Mais, ici, le nombre ne compte pas plus que les milliers de guerriers dont Gédéon ne retint que trois cents pour vaincre les Madianites (*Jg* 7, 6).

Contrairement aux apparences le scientisme n'est pas mort, si l'on définit ainsi l'orgueil intellectuel où se complaît le savant prétendant à l'autarcie intellectuelle, jaloux de découvrir par ses seuls efforts ce qu'il a décidé de trouver. Or, « *sans Moi vous ne pouvez rien faire* » (*Jn* 15, 5).

Il aura donc fallu attendre notre époque dévoyée pour imaginer qu'une science véritable pût être dissociée de la sagesse. La citation de l'*Épître aux Éphésiens* nous invite à un recul critique vis-à-vis d'une science fière de s'être élaborée sans référence à la sagesse de Celui qui, à douze ans, étonnait déjà les docteurs juifs, maîtres du savoir, « stupéfaits de son intelligence » (*Lc* 2, 47).

Évolution-Dévolution-Science par Maciej Giertych



Le livre

Il manquait, en langue française, un manuel de sciences naturelles qui ne fût pas biaisé par le mythe d'une évolution progressive des êtres vivants au long des âges.

Conçu et rédigé par le Pr Maciej Giertych, le livre *Évolution-Dévolution-Science* vient combler cette lacune. Non seulement la vie – immensément complexe dans tous ses processus – n'a pas pu apparaître spontanément mais les faits nous démontrent la

« dévolution » : les mutations sont régressives, des espèces disparaissent pour toujours, des maladies génétiques surgissent, les pertes en biodiversité et des pollutions multiples nous obligent à agir pour préserver ce qui peut encore l'être.

Outre la biologie et l'histoire de la terre, ce manuel expose encore l'impact de l'évolutionnisme sur les mœurs, la politique et les religions. Destiné aux lycéens, abondamment illustré, l'ouvrage intéressera en réalité un large public souvent désinformé sur toutes ces questions. Il s'agit d'une synthèse permettant de confirmer par les données de la science la vision chrétienne d'un univers créé par une Intelligence supérieure, un univers où tout a un sens et où chaque être trouve sa juste place.

L'auteur.

Membre du Conseil scientifique du CEP, le Pr Maciej Giertych, généticien spécialisé en sylviculture, a longtemps travaillé à l'Académie des Sciences de Pologne et enseigné aux universités de Poznan, Varsovie et Cracovie. Il fut par ailleurs député à la Diète, puis au Parlement européen.



Sommaire :

1. La théorie de l'Évolution : la controverse permanente sur les preuves ;
2. L'information biologique : la vie est plus que de la chimie ;
3. L'opposition à la théorie de l'Évolution : des prix Nobel contre l'évolution ;
4. Théorie de l'évolution et éthique ;
5. La Théorie de l'Évolution et les religions du monde ;
6. La Dévolution : l'extinction massive et continue des espèces.

184 pages illustrées, 22 € (+port 7€), à commander au secrétariat du CEP)

Alain Didier (14 janvier 1950 – 2 novembre 2022)



Notre ami Alain Didier vient de nous quitter brusquement, au moment même où sa dernière pièce, *Knock 2*, divertissement sur le pénible sujet de la crise sanitaire, est jouée au Théâtre du Nord-Ouest et lui vaut les applaudissements, debout, d'une salle enthousiaste. Né à Châteauroux où se déroula son enfance, il y reçut de ses parents et de la fréquentation de la Cité

Catholique de Jean Ousset une très solide formation chrétienne. Il excelle dans les disciplines littéraires et suit, en Histoire, l'enseignement d'un remarquable maître qu'il révérait, l'abbé Étienne Gaulmier. Très tôt, au contact des grands classiques qu'il lit avec passion, éclôt chez lui une vocation de dramaturge.

À seize ans, il écrit la première version d'une tragédie en alexandrins, *Tibériade*. Il étudie le droit et les sciences politiques à Orléans, puis à Paris où se déroulera toute sa vie professionnelle : au GIM (Groupement des Industries Métallurgiques) où il aura la responsabilité du Service des Études Juridiques. Par de nombreuses monographies, son esprit de synthèse et la clarté de son style lui permettront de rendre plus accessibles les différents aspects de cette branche complexe du droit qu'est le Droit du Travail.

Alain Didier est l'auteur d'une importante œuvre théâtrale publiée en six volumes par l'Harmattan en 2019¹. « *Mon théâtre – écrit-il dans le vol. VI : Doctrine, production, critique – est d'abord essentiellement chrétien. Il reflète, en effet, la résistance d'un catholique français à un demi-siècle d'apostasie... C'est un théâtre largement historique... Un tiers de mon théâtre a été écrit en alexandrins...*

¹ En voir la liste détaillée dans *Le Cep* n°96, septembre 2021, p. 70-71. Une suggestion pour aller à la découverte de cette œuvre d'un grand intérêt : commencer, peut-être, par *Ponce Pilate*. Drame en trois actes (édition séparée, Versailles, Via Romana, 2009).

Ce tiers correspond à des sujets antérieurs à 1789. » Ce dernier vol. VI réunit, en particulier, des essais sur le théâtre : *Pour un théâtre de Chrétienté, La Tragédie chrétienne et nationale aux quatre derniers siècles, Renaissance de la tragédie, Henri Ghéon, précurseur du théâtre de Chrétienté.*

Le théâtre en vers d'Alain Didier lui avait mérité, le 20 mars 2019, le prix de poésie du Cercle Renaissance, qui lui fut remis par Benoît Neiss. Il entendait redonner à nos contemporains le goût d'un théâtre de qualité dans la lignée des Montherlant, Henri Ghéon ou Anouilh. Renouant brillamment avec l'alexandrin, bien délaissé au théâtre depuis Rostand, son œuvre se caractérise par un goût pour la théologie chrétienne et par une recherche de la vérité historique (*Éden, Ponce Pilate*). Il évoque les croisades médiévales (*Tibériade, Baudouin de Toulouse, passion et mort d'un chrétien*) ou explore les arcanes de l'histoire contemporaine. Ses pièces évoquant des événements postérieurs à 1789, aussi savamment documentées qu'émouvantes, sont écrites en prose, ainsi *1917 ou l'Abdication* et *La Nuit de Rakovsky*. Avec *Eugenio* (Versailles, Via Romana, 2012, préface de Judith Cabaud), qui rend hommage au pape Pie XII, il renvoyait aux poubelles de l'Histoire le très marxiste *Vicaire* (fiction de 1963).

Alain Didier se positionne donc très nettement dans la lignée des écrivains-historiens de théâtre, rejoignant ainsi un souhait de La Fontaine : « instruire en distrayant. »

Rénover le théâtre chrétien, en vers au surplus, œuvre de renaissance culturelle, est une tâche aujourd'hui ingrate. À de bien rares exceptions près (Jean-Luc Jeener en est une), un tel théâtre attend hélas aujourd'hui son metteur en scène. Plusieurs pièces d'Alain Didier ont été lues par des acteurs professionnels sur scène (au Théâtre du Nord-Ouest), ou dans d'autres cadres : les participants aux colloques du CEP, s'en souviendront avec nostalgie.

Que son épouse Margaret trouve ici le témoignage de notre reconnaissance.

« Le nom du sage vivra à jamais » (Si 37, 25)

SCIENCE ET TECHNIQUE

« Les rationalistes fuient le mystère
pour se précipiter dans l'incohérence. »
(Bossuet)

L'affaire Pythagore ou l'effondrement de la science officielle (II^e partie)

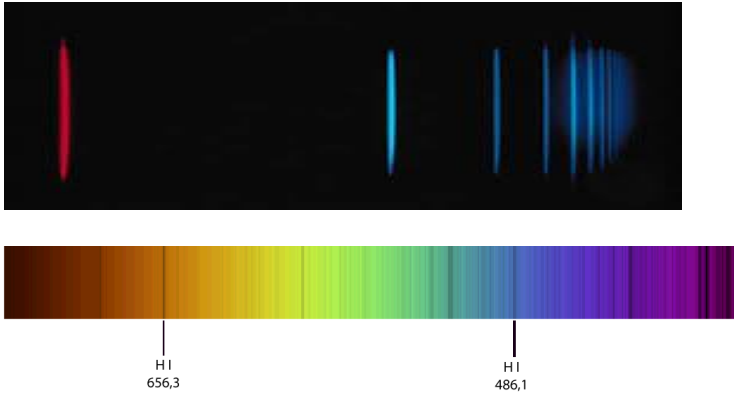
Francis Sanchez

Présentation : L'an passé, dans *Le Cep* n° 98, Francis Sanchez avait annoncé que le télescope spatial *James Webb*, lancé le 24 décembre dernier, serait le tombeau des « modèles » de l'univers élaborés à grand peine par l'astrophysique moderne. Maintenant que les photos commencent d'arriver, il se confirme que les galaxies sont partout semblables. La théorie de l'univers en expansion aurait voulu, elle, que les galaxies lointaines, images de ce qu'elles auraient été il y a des milliards d'années, fussent embryonnaires. Or, après confirmation de la « permanence » grâce au nouveau télescope – permanence sans laquelle, au demeurant, toute science serait impossible, comme Poincaré l'avait signalé –, il convenait de poursuivre, ici, la présentation de l'ouvrage *Anthropocosmos*. Le retour du bon sens en Physique, livre annonciateur d'une complète remise à plat d'une science théorique qui s'était, à tort, réduite à son appareil mathématique. Après avoir vu dans une première partie l'importance des nombres entiers, nous en venons maintenant à leur pertinence dans les réalités physiques.

Mais revenons à la Crise de l'Atome au XIX^e siècle. C'est la lumière qui a livré le secret décisif : chaque atome émet des ondes discrètes très précises, dont la distribution des longueurs d'onde, ou « spectre », apparaît inexplicable au premier abord. Une série particulière de raies de l'Hydrogène couvre tout le domaine visible, du rouge vers le bleu, où les raies s'agglutinent en sortant du domaine visible (ultra-violet) : c'est un spectacle saisissant, d'une grande et pure beauté.

Figure 3. Répartition des raies d'émission (le « Spectre ») de l'Hydrogène dans le visible. On retrouve les mêmes longueurs d'onde (unité : le nanomètre) sous forme de raies noires d'absorption dans la lumière solaire, prouvant que l'atmosphère du soleil est riche en Hydrogène. Les autres raies ont été identifiées avec celles d'éléments terrestres. Le spectre des

galaxies est le même que celui du soleil, mais décalé d'un pourcentage proportionnel à leur éloignement. D'après Jean-Marie MALHERBE. *Le Spectre solaire de 380 à 870 nm* (HAL-0078502), Observatoire de Paris, 2013.



Le pythagoricien Johann Balmer entreprit de chercher « où étaient les entiers » dans la distribution de ces longueurs d'onde très précises, et il montra en 1885 que ce sont les *carrés* d'entier qui interviennent, ce qui se déduit immédiatement de la loi de Kepler ci-dessus. De sa formule, généralisée par d'autres voulant obtenir les différentes séries spectrales, Niels Bohr déduisit son modèle d'atome, en oblitérant la découverte du thésard Arthur Haas, qui, trois ans avant lui, avait calculé correctement le spectre de l'atome, par une méthode plus générale. Nous détaillerons la méthode encore plus générale, esquissée ci-dessus, *centrée sur le fait que ce sont les carrés d'entiers qui interviennent*, et comment Newton aurait pu la proposer s'il avait été pythagoricien jusqu'au bout.

Le physicien anglais est célèbre par sa démonstration que la lumière du soleil est décomposable par un prisme en ce qui semble un continuum de couleurs, retrouvées dans l'arc-en-ciel (où ce sont les gouttes d'eau qui tiennent lieu de mini-prismes répartis dans l'atmosphère). Ce concept de continuum est anti-pythagoricien, mais ce n'est que 140 ans plus tard qu'on découvrit que ce continuum est parsemé de raies sombres, parmi lesquelles on retrouve les longueurs d'onde ci-dessus de l'hydrogène.

Cela signifie que l'atmosphère du soleil, appelée justement la « chromosphère », contient de l'hydrogène. Les autres raies signalent la présence d'autres atomes, plus répandus sur Terre que l'hydrogène. Et cela se généralise pour le rayonnement des étoiles, qui sont donc des soleils très éloignés. On en a déduit fort justement que les mêmes atomes qui constituent la Terre et le Soleil, se retrouvent partout dans l'Univers. C'est une indication décisive de la cohérence du Cosmos, encore un concept pythagoricien.

Le spectre de la lumière provenant des galaxies présente aussi la raie des atomes connus et répertoriés en laboratoire. Mais ce spectre montre un décalage vers les grandes longueurs d'onde (vers le rouge dans le visible), qui affecte toutes les longueurs d'onde avec le même pourcentage z . Ce pourcentage est proportionnel à la distance de la galaxie et, quand on prolonge par la pensée le décalage jusqu'à 100 %, *il implique alors directement le rayon de l'Univers R (Encadré n°6).*

C'est un phénomène physique bien connu, l'effet Doppler, qui relie ce décalage au rapport entre la vitesse de la galaxie et la vitesse des ondes, en l'occurrence la vitesse de la lumière. Peu de physiciens ont fait le lien, pourtant évident, entre cette fuite des galaxies et le nécessaire renouvellement d'une matière rongée par le deuxième principe de la thermodynamique, qui veut que le désordre a tendance à s'installer : donc *une apparition constante de matière nouvelle est nécessaire*. Le plus simple est de considérer des neutrons spontanés, car ceux-ci se désintègrent au bout de 887,7 secondes en proton, électron et anti-neutrino. Nul besoin de l'apparition brutale d'un Big Bang. Et à l'intérieur d'une galaxie, c'est le rôle des trous noirs géants de faire le ménage.

Encadré n°6 : Le rayon R de l'Univers visible

Aussi appelé rayon de Hubble, il est directement mesuré par la fuite des galaxies, présentant un décalage spectral relatif z des raies de la Figure 3, proportionnel à leur distance d , ce qui se décrit par une droite : le rayon d'Univers R correspond au décalage extrapolé à 100 % ; autrement dit, c'est l'inverse de la pente de la droite.

$$z = d / R$$

AVERTISSEMENT. Contrairement à l'opinion générale, à cause des unités maladroites employées par les astronomes, ce qui est mesuré est bien une distance et non un temps. Dans cette circonstance, un principe métrologique de base a été violé par les « officiels » : il faut toujours se référer à ce qui est vraiment mesuré, en l'occurrence on ne mesure que des distances et des pourcentages, donc seule une *longueur* caractéristique peut être déduite de ces mesures.

Encadré n°7 : La Permanence Cosmique

Contrairement à l'opinion courante, la récession galactique n'implique pas que l'Univers soit en expansion, car le rayon de l'Univers d'Eddington R reste fixe : il s'agit donc d'un « équilibre dynamique », illustré par la nuée fixe sur le mont Fuji-Yama.

Fig. 4. Coiffe de montagne – Exemple d'équilibre dynamique, illustrant la récession galactique dynamique à l'intérieur d'un Univers permanent de rayon constant, dont la moitié est donnée par le « calcul 3 minutes ». La nuée trône sur le Fuji-Yama, malgré un vent violent : l'air humide refroidi par l'ascension se condense d'abord et, en sortant de la nuée, se réchauffe et donc redevient invisible. [crédit image : Public domain images website https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Cloud_over_a_mountain.jpg]



Mais la principale leçon de l'Histoire est qu'on oublie les leçons de l'Histoire. Un nouveau débat, encore plus violent, s'est engagé au XX^e siècle entre les tenants pythagoriciens de la Permanence Cosmique et les Évolutionnistes, partisans du Big Bang Initial. Celui-ci n'était pas vraiment « réfutable », car il suffisait d'ajouter des termes dans les équations pour s'adapter aux observations. Par contre, la Permanence Cosmique était facilement réfutable : puisque voir loin, c'est voir dans le passé, il suffisait d'observer une variation générale des astres suivant leur distance. C'est ce qu'on a cru faire et, *officiellement et à grand tort, la Permanence a été déclarée réfutée.*

Cela nous rappelle l'opposition des pré-socratiques, entre Parménide et Héraclite : pour le premier la Permanence est d'importance primordiale mais, pour le second, tout doit varier. Pour reprendre un argument du tout-mouvement héraclitéen : « *on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve.* » Mais il faut souligner que, globalement, le fleuve reste inchangé. *Il faut donc distinguer [pour les unir] entre le Local et le Global.*

Or, dès le début du XX^e, deux prédictions faites grâce à la Cosmologie Permanente ont été confirmées, obligeant les officiels à réécrire tous les traités de cosmologie et incluant des complications incroyables, comme l'énergie sombre et l'inflation cosmique. La première prédiction fut la découverte de l'accélération de la récession galactique. La seconde fut le caractère « critique » de l'Univers, c'est-à-dire la plus simple relation possible entre le demi-rayon de l'Univers et sa masse.

Comme la Permanence exclut le Bang Initial, elle implique qu'une force répulsive écarte les galaxies. Le plus simple est alors de supposer que cette force soit proportionnelle à la distance. Donc elle n'opère qu'à des distances suffisantes (un million d'années-lumière, définissant un Amas galactique), et *elle produit une récession accélérée, effectivement observée. La messe était dite, mais les officiels ont cherché des expédients compliqués, au lieu de retrouver la simplicité : ils n'ont pas compris que cela réfutait leur réfutation de la Permanence.*

Encadré n°8 :**Prédictions confirmées de la Permanence Cosmique****1/ Fond thermique, avec prédiction correcte de sa température ;****2/ Accélération de la récession galactique ;****3/ Caractère critique de l'Univers.****La première a été présentée, à tort, comme une preuve du Bang Initial. Les deux dernières ont été une totale surprise pour les officiels.**

Ainsi, « il n'y a pas photo » entre les deux approches : le monde apparaît donc bien comme la réunion de la Permanence et du mouvement interne, comme l'illustre la nuée qui trône sur le Fuji-Yama, malgré un vent violent : l'air en remontant la pente, se refroidit et se condense, puis, en sortant de la nuée, il se réchauffe et donc redevient invisible (*Fig. 4.*).

Encadré n°8bis : Condition Critique¹**Elle caractérise une distribution massique à symétrie sphérique, de rayon R et de masse M** **dont la vitesse de libération est c . S'obtient donc ainsi :*****énergie cinétique + énergie potentielle = 0***

$$mv^2/2 - GmM/R = 0 \quad \Rightarrow \quad v = \sqrt{2GM/R}$$

Dans le cas de l'Univers, une galaxie de masse m atteint la vitesse c et sort de l'Univers² **R est le rayon observable de l'Univers, le même en tout point de l'espace**

¹ Cette condition s'identifie avec la relation officielle de l'horizon de Schwarzschild d'un trou noir en relativité générale. La moitié du rayon de Schwarzschild est appelée *rayon gravitationnel*. Noter la description courante fautive mentionnant une densité énorme, ce qui n'est pas le cas de l'Univers. https://fr.wikipedia.org/wiki/Rayon_de_Schwarzschild.

² La cosmologie Permanente considère l'Univers comme un « tout » quantique, alors que la cosmologie officielle le considère comme un « tout » relativiste. La relativité ne s'applique pas à l'échelle cosmique, qui définit le *référéntiel absolu* par le rayonnement de fond.

C'est là que le lecteur attentif doit dresser l'oreille pour recevoir une leçon essentielle de Physique : il y a des quantités physiques invariantes, qu'on appelle « *constantes fondamentales universelles* », ou « Universaux » : elles sont censées régir les lois de la Physique en tout lieu et à chaque instant.

Cette permanence cosmique doit donc être directement liée aux universaux de Poincaré, ce que va introduire le « calcul 3 minutes » qui, à partir de 3 universaux, donne le demi-rayon et la masse de l'Univers observable.

La loi de gravitation universelle de Newton introduit une première constante universelle fondamentale G . Comme toute grandeur physique, c'est une combinaison de Masse, Longueur et Temps. Pour G c'est : L^3/MT^2 : un volume divisé par une masse et le carré d'un temps. Newton aurait dû déduire des observations de Kepler l'existence d'une deuxième constante, qui est aussi *le quantum de rotation*, c'est-à-dire la plus petite unité pythagoricienne d'une grandeur physique liée à une rotation. Cette constante quantique a été redécouverte par Planck, qui, en anti-pythagoricien continuiste convaincu, a tout fait pour l'éliminer, jusqu'au jour où Poincaré démontra que sa présence était inévitable. Il était alors à deux doigts de corriger l'oubli de Newton mais, trop tôt disparu, il ne put empêcher qu'advienne le « Siècle Perdu de la Science ».

Encadré n°9 :

Principe de Poincaré : la Permanence des Universaux

Les grandeurs physiques, qui sont des combinaisons de Masse, Longueur et Temps, sont généralement variables dans le temps et dans l'espace, mais toujours reliées par des lois qui utilisent des constantes universelles, représentant des grandeurs physiques invariantes : elles restent les mêmes en tout lieu et à tout instant.

AVERTISSEMENT. Le système international (SI) officiel considère, outre les trois entités physiques intuitives ci-dessus, Masse, Longueur et Temps, quatre autres entités, qui ne sont pas fondamentales, y compris les grandeurs électriques. La charge électrique et la mole se réduisent à des nombres purs, la température est une énergie ML^2/T^2 , et l'intensité lumineuse est une donnée physiologique.

La confusion qui en résulte rebute les étudiants, d'où la crise de la vocation scientifique, un problème gravissime, vu le besoin pressant en ingénieurs.

C'est Poincaré qui a précisé ce point capital : *la Permanence de ces constantes est indispensable à l'existence de la Science*. Mais ce principe n'est pas reconnu par le consensus officiel : on montrera comment de grands savants, tel le fameux Dirac, y ont dérogé et se sont gravement fourvoyés. En effet, l'on avait observé d'intéressantes corrélations liant les grands nombres apparaissant en Physique et en Cosmologie (voir ci-dessus). Mais personne ne fit la liaison avec le grand nombre le plus célèbre des mathématiques, le nombre premier (c'est-à-dire indivisible) de Lucas. En effet, pour un mathématicien « moderne », on ne peut rien tirer d'une approximation. Ce n'est pas le cas pour un vrai physicien pythagoricien comme Eddington, qui sut calculer le rayon de l'Univers par un raisonnement très simple : encore une perle de l'histoire de la Science.

Mais le calcul d'Eddington n'était pas aussi simple et direct que le « calcul 3 minutes » défini ci-après.

Le malheureux Dirac fut incapable de reconnaître la solution la plus simple : cette antimatière qu'on cherche en vain, est présente partout, dans la vibration matière-antimatière. Ayant gobé la fable du Big Bang Initial, il en déduisit que les grands nombres représentent l'âge de l'Univers, et introduisit donc une quantité variable dans les corrélations, l'amenant à supposer que G varie dans le temps. Autrement dit : la négation même de la Physique ! Et – croyez-le si vous pouvez ! –, son exemple insensé a été repris par d'autres soi-disant physiciens. En particulier George Gamow et Robert Dicke, qui proposèrent la variation d'autres constantes universelles. Dicke introduisit le « principe anthropique temporel », qui veut que nous vivions une époque très particulière dans l'histoire du Bang. Malgré le nom donné, son principe ne produit aucune réelle connexion avec l'Humain. C'est aussi ce qu'a soutenu Brandon Carter, qui a ensuite avoué que son « principe anthropique » était mal nommé, puisqu'il ne s'y trouve rien qui concerne directement l'Humain, tout au plus l'existence de la Vie.

**Encadré n° 10. UNIVERSAUX : Constantes Universelles
Fondamentales Principales**

UNIVERSAUX	Symbole	Formulation M = masse L = longueur T = temps
Constante de Newton (gravitation universelle)	G	L^3 / MT^2
Constante réduite de Planck $H / 2\pi$	$\hbar$	$M L^2 / T$
Vitesse de la lumière dans le vide	c	L / T
Masse de l'Électron	m_e	M
Masse du Neutron	m_n	M
Masse moyenne des particules principales : Electron, Proton, Neutron	m_0	M
Constante de Fermi	G_F	$M L^5 / T^2$

En combinant les trois premiers universaux, cela définit la longueur et le temps de Planck, très petits à l'échelle humaine, censés représenter les limites de la Physique (l'officiel « mur de Planck ») et donc interprétés, à tort, comme des quanta d'Espace et de Temps. Cela est visiblement fautif, car la masse de Planck est tout à fait mesurable, celle d'une poussière, et très voisine de la masse de l'ovocyte humain. D'ailleurs, la grande différence avec la masse des particules constitue le « problème de la hiérarchie », insoluble pour les officiels. En remplaçant c par m_0 , cela donne le demi-rayon de l'Univers, donc sa masse critique (la formule 3 minutes), ce qui élimine l'expansion de l'Univers et le Big Bang Initial. En remplaçant c par G_F cela donne une fréquence voisine du 50 hertz secteur, correspondant au diapason 442,9 Hz³.

³ F. M SANCHEZ, C. BIZOUARD, M. GROSSMANN, D. WEIGEL, R. VEYSSEYRE & V. KOTOV, « Space-Time Quantification », *Progress in Physics*, vol. 18, 66-73, 2022.

Le remplacement de c par la masse de l'électron donne un couple Masse x Longueur caractéristique de l'Humain, prédisant, conformément au schéma de la « Dévolution » anti-darwinienne, le nombre historique total des Humains : 38 milliards. Cela singularise l'Humain dans l'Univers : le Principe Solanthropique remplace ainsi le Principe Anthropique officiel.

Le Principe suivant est reconnu par les officiels (cf. *Wikipedia*, *Analyse dimensionnelle*), mais n'est pas vraiment utilisé en Physique théorique, car on ne sait pas l'appuyer sur des bases théoriques. Il suffisait pourtant d'invoquer des principes pythagoriciens : le rasoir d'Ockham, le Principe d'Intelligibilité et le Principe d'Approche.

Encadré n°11. Principe d'Approche conceptuelle
Chaque domaine de la Physique est caractérisé par des *Masse, Longueur et Temps* qui sont des *invariants secondaires*, déduits des trois constantes universelles les plus afférentes au domaine considéré. Cette méthode est appelée trompeusement « analyse dimensionnelle » par les officiels.

Application en Mécanique des fluides. Dans ce domaine où les équations sont intraitables, l'Approche Conceptuelle est courante. C'est ainsi qu'on a pu déduire l'énergie d'une bombe atomique à partir de son champignon (voir *Wikipedia*, *Analyse dimensionnelle*).

Application en Musicologie. En combinant les trois constantes principales, h , G , G_F (la constante de Fermi, centrale en physique des particules), on obtient une fréquence voisine du 50 Hz secteur, correspondant au diapason 442,9 Hz, ce qui résout la crise actuelle sur l'accordage des pianos de concert⁴.

⁴ Ce calcul termine l'article en ligne « Space-Time Quantification », *Progress in Physics*, vol. 18, 66-73, (2022), <http://www.ptep-online.com/2022/PP-63-11.PDF>

Encadré n°12. LA FORMULE 3 MINUTES $\hbar^2/Gm^3$
APPLICATION DU PRINCIPE D'APPROCHE
CONCEPTUELLE À LA COSMOLOGIE : LE « CALCUL
TROIS MINUTES » DONNE LE DEMI-RAYON, DONC LA
MASSE CRITIQUE DE L'UNIVERS OBSERVABLE.
(Wikipedia, Analyse dimensionnelle en cosmologie). Croyant dominer la théorie, les officiels ont négligé cette approche conceptuelle. Ainsi, dans la triplette classique $\hbar$, G , c qui donne les unités de Planck, il suffisait d'exclure le c , beaucoup trop lent pour la Cohérence cosmique et, conformément au cube des théories (Fig. 5), de le remplacer par la moyenne des masses atomiques pour obtenir le demi-rayon de l'Univers, directement mesurable (Encadré n°4) donc sa masse critique $M = Rc^2/2G$, qui implique, compte-tenu du rapport gravitationnel canonique 10/3, un nombre de neutrons égal au Grand Nombre d'Eddington $N_e = 136 \times 2^{256}$. La fraction 3/10 de la masse M de l'Univers observable, compatible avec le complément officiel de l'énergie noire 7/10, est ainsi reliée aux masses des particules par une relation qui précise notre valeur de G , compatible avec les mesures du BIPM, mais excédant la valeur officielle de 2×10^{-4} .

$$\begin{aligned}
 &\text{Rayon de l'Univers : } R = 2\hbar^2/Gm_0^3 \\
 &\approx 13,8 \text{ milliards d'années-lumière} \\
 &\text{Masse de Planck : } m_p = (\hbar c / G)^{1/2} \\
 &\approx 22 \text{ microgrammes (ovocyte humain)} \\
 &\text{Masse de l'Univers : } M = m_p^4 / m_0^3 \\
 &\approx m_n \times (10/3) \times N_e \text{ (précision 0,05 \%)} \\
 &(\hbar c / G)^2 \approx (10M/3) N_e m_e m_H^2 m_n \text{ (précision } 4 \times 10^{-5})
 \end{aligned}$$

Ce « calcul 3 minutes » vient à point nommé résoudre la crise grave de la Cosmologie actuelle, en prouvant que *l'Univers n'est pas en expansion, donc sans âge*, mais que le modèle standard de la cosmologie a des aspects corrects, car il conclut à un soi-disant âge de 13,8 milliards d'années : **le Big-Bang n'est donc pas initial mais permanent, une suite de désintégration-réintégration ultra-rapide, dans une oscillation matière-antimatière.** Autrement dit, il était inutile et vain de rechercher où était l'antimatière, puisqu'elle est présente partout. Encore un cas

où le rasoir d'Occam a été délaissé. Nous montrerons aussi que c'est à cause de la complication relativiste que les cosmologistes butent sur l'énergie sombre, *pourant une évidence triviale non-relativiste, car le facteur correspondant 10/3 est un facteur gravitationnel trivial*⁵.

Voilà enfin réalisée la prophétie d'Eddington :

*« Je cherche en permanence à trouver pourquoi les gens trouvent ma procédure obscure. Je ferai cependant remarquer que même Einstein était considéré comme obscur, et des centaines de gens ont jugé qu'il était nécessaire de l'expliquer. Je ne crois pas sérieusement avoir atteint l'obscurité à laquelle arrive Dirac. Mais dans le cas d'Einstein ou de Dirac, les gens ont pensé qu'il valait la peine de pénétrer l'obscurité. Je crois qu'ils me comprendront bien quand ils se rendront compte qu'ils doivent faire la même chose quand viendra la mode d'expliquer Eddington*⁶. »

Cela contredit la phrase malheureuse de John Barrow⁷ (« *Ce jour n'est jamais arrivé* »), ce qui prouve que cet auteur n'a pas pris la peine de comparer la prédiction d'Eddington avec la réalité – la relation de l'Encadré 12 précise au-delà du millièème. C'est peut-être la prédiction la plus sensationnelle de l'Histoire des Sciences.

Eddington avait prévu correctement depuis 60 ans le nombre d'atomes dans l'Univers.

Il avait aussi prédit le rayon d'Univers, mais par une méthode moins directe que la « formule 3 minutes ». Il n'y a donc « pas photo », tout penseur digne de ce nom doit **réfuser le Big Bang Initial**, qui est pourtant au centre du consensus général scientifique et de l'enseignement officiel mais qui viole le Principe de Permanence Cosmique ci-dessus⁸.

⁵ L'énergie gravitationnelle d'une boule homogène de rayon R et de masse M est $(-3/5)GM^2/R$, soit dans le cas critique où $R = 2GM/c^2$, l'énergie $(-3/10)Mc^2$.

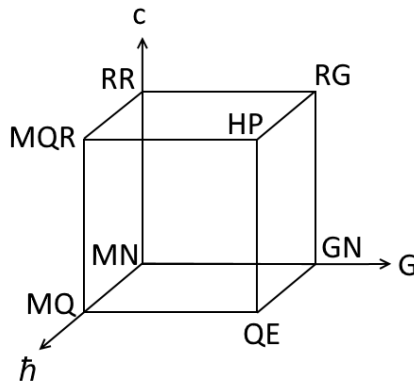
⁶ Lettre à Herbert Dingle citée dans J. G. CROWTHER, *British Scientists of the Twentieth Century*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1952, p. 194.

⁷ John David BARROW, *Les Constantes de la nature*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 101.

⁸ Ce principe a été appelé « Principe Cosmologique Parfait » par Hermann Bondi et Thomas Gold, les premiers concepteurs de la Cosmologie Permanente (« *steady state* »). Fred Hoyle les a rejoints, mais a ensuite

Ou plutôt si, il y a photo : celles de Halton Arp (*Fig. 6*), montrant une série de galaxies qui, malgré des décalages spectraux différents, sont reliés par des ponts de matière.

Fig. 5. Le cube des théories. Les trois constantes principales, $\hbar$, G , c , définissent 8 théories. La théorie du Tout doit utiliser ces trois constantes : elle est encore inconnue, mais notre Holophysique, soit le sigle HP (site holophysique.free.fr), en ferait la meilleure candidate. L'absence de constante correspond au point origine, MN, la mécanique de Newton. Si une seule constante intervient, on a respectivement GN (gravitation de Newton), RR (relativité restreinte de Poincaré) et MQ (mécanique quantique). Si une seule constante manque, on a, pour $\hbar$: RG (relativité générale), et pour G : MQR (mécanique quantique relativiste ou théorie quantique des champs). Il manque donc le cas où c n'intervient pas. Aussi incroyable que cela puisse paraître, cela correspond au « calcul 3 minutes » et à QE, la quantification de l'Espace⁹ qui brise le mur de Planck d'un facteur 10^{61} .



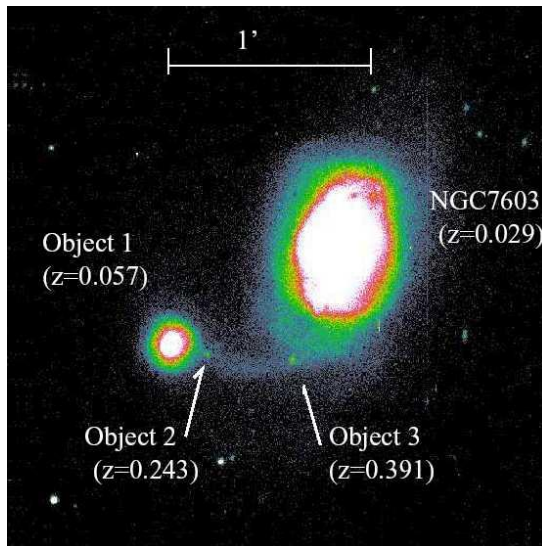
abandonné ce principe, croyant à tort que la Permanence avait été réfutée par certaines observations. Ces dernières, portant sur les quasars, furent ensuite invalidées par l'effet Arp (*Fig. 5*).

⁹ F. M. SANCHEZ *et al.*, « Space-Time Quantification », *Progress in Physics*, 2022.

Bref, alors que gravitation et quantique sont réputées inconciliables par les officiels, il suffisait de remarquer que la gravitation est caractérisée par l'absence de la constante de Planck, tandis que, pour la quantique, c'est l'absence de la constante de Newton.

*Alors s'imposait le calcul sans la vitesse-lumière :
le « calcul 3 minutes »*

Fig. 6. L'effet ARP. La galaxie NGC7603 est reliée par un pont de matière avec une galaxie satellite. Les deux galaxies ont des décalages spectraux z différents : d'après la théorie officielle, elles devraient donc être situées à des profondeurs différentes de l'espace, et donc aucun pont ne devrait les relier. C'est pourtant le cas, ce qui discrédite la thèse officielle qui soutient qu'il n'y a pas de déphasages anormaux. Cela suggère même que l'on assiste là au renouvellement de matière, prévu par la Cosmologie permanente, renouvellement durant lequel le réglage de la phase de la vibration matière-antimatière des bébé-galaxies serait progressif. Catalogue des *Peculiar Galaxies* de Halton ARP sous le nom de ARP 92.



Le Principe d'Unité de Pythagore figurait au fronton de son école. Car le Un, appelé Monade [du grec μονάς, μονάδος *monas*, *monados*, « seul, solitaire »], n'était pas considéré comme un nombre, mais comme le générateur de tous les nombres. Telle est la leçon de Pythagore : le Cosmos doit former un Tout harmonieux. Cela est confirmé par la rotation du plan d'oscillation d'un pendule, qui montre que les objets proches sont intimement reliés aux objets lointains. Les académiciens de Florence, au XVI^e siècle, avaient constaté cette rotation du pendule, mais ne l'avaient pas liée à la rotation terrestre, car ce n'est qu'au pôle que l'axe du pendule se confond avec celui de la Terre, et la rotation est alors de 24 heures, prouvant l'alignement de tout pendule – et aussi d'un gyroscope –, sur *le Cosmos le plus lointain*. En effet, on ne peut se contenter d'invoquer les étoiles dite « fixes » du firmament : la distribution des constellations varie au fil des millénaires, car les étoiles décrivent des orbites galactiques toutes différentes¹⁰. C'est le « Principe de Mach », selon lequel la masse d'un objet local est liée à la totalité des masses cosmiques. *Il est toujours inexpliqué par la science officielle*. Or l'Atome, contrairement à son étymologie, est divisible, et les trois particules principales de la Physique atomique sont l'électron, le proton et le neutron. C'est en considérant la moyenne de ces trois masses, par le calcul élémentaire incontournable, vérifiable par tous (voir dans *Wikipedia*, article « Analyse dimensionnelle », exemples d'application, section Cosmologie) que l'auteur, *en trois minutes chrono*, a déduit la masse de l'Univers observable, d'où ce nom de « formule » ou de « calcul 3 minutes ».

*Dans l'antinomie idéalisme-matérialisme, ce dernier est réfuté en utilisant, précisément, le concept de masse*¹¹

Pour tout physicien qui se respecte, ce calcul est incontournable, direct et élémentaire. D'où la question : comment a-t-il pu échapper à tous les pères fondateurs, après 1930, date de la découverte du neutron ? Seule réponse : ce sont les anti-pythagoriciens qui ont pris le pouvoir et imposé leurs vues : pour eux, la Cosmologie doit être le domaine le plus complexe de la

¹⁰ Pierre A. DAGUIN, *Traité Élémentaire de physique théorique et expérimentale*, 3 vol., Toulouse, Éd. Édouard Privat, 1855-60.

¹¹ Étienne KLEIN a tout faux quand il déclare, en *La Science, l'épreuve de Dieu ?*, op. cit., p. 148 : « La masse est un "attribut secondaire" » !

Science : il leur est donc inimaginable que nous puissions calculer la masse de l'Univers aussi facilement.

On aurait pu pourtant éviter un siècle d'atermolements¹² entre Big Bang Initial et Permanence. Le consensus est pour le moment en faveur du premier, présenté comme certain et avéré, et même intégré dans le tronc commun des collèges ! Nous attendons les observations prochaines du nouveau télescope spatial *James-Webb* pour voir le Système s'amender enfin.

Pour les pythagoriciens, le Cosmos doit être le plus simple, une anticipation du Principe d'Aristote qui séparait le Monde en deux parties, la supérieure, supralunaire, pure et immuable, et une inférieure, sublunaire, vouée aux aléas du changement. Ce Principe aristotélécien est donc confirmé, mais seulement après avoir placé la frontière, non pas dans l'orbe lunaire du Stagirite, mais dans le rayon de l'Univers visible, ce qui est vérifiable en trois minutes.

Mais comment se manifeste à nous un Cosmos si éloigné ? Par un rayonnement quasi-thermique qui remplit uniformément tout le ciel.

Encadré n°13. L'évidence du Cosmos

Un rayonnement micro-onde d'apparence thermique inonde le ciel de façon uniforme, prouvant que l'Univers est plongé dans le Cosmos. Nous montrons que ce rayonnement est le code génétique de l'Univers. En particulier, dans l'Encadré n°10, en remplaçant c par l'énergie caractéristique du fond thermique, on obtient la longueur d'onde quantique de l'Hydrogène, ce qui correspond à une relation holographique très précise entre la température cosmique et le rayon de l'Univers (*Encadré n°5*).

AVERTISSEMENT. La Cosmologie officielle a considéré l'observation du fond de rayonnement thermique comme une preuve fossile du Big Bang initial. C'est un contre-sens total, puisque rien n'est plus éloigné de l'équilibre thermique de la Permanence, que l'explosion d'un Bang.

¹²La controverse entre les deux principaux modèles cosmologiques, jusqu'au tournant du siècle, est détaillée par Helge KRAGH dans *Cosmology and Controversy. The Historical Development of Two Theories of the Universe*, É-U, Princeton University Press, 1996-99.

La crise de la Cosmologie rejoint celle de la Physique, science complètement bloquée, et d'aucuns peuvent s'étonner. Comment une Science moderne si contraire au sens commun a-t-elle pu engendrer ces technologies remarquables, qui nous facilitent tant la vie ? En fait, ces dernières se sont développées indépendamment des élucubrations mathématiques. Ainsi le premier laser, qui était réputé impossible par les théoriciens, a été bricolé dans un garage et sa publication fut refusée par les journaux scientifiques, ce qui a donné lieu à des décennies de procès. On ne comprend toujours pas le fonctionnement du laser, comme nous l'expliquions dans notre formation Laser, pendant 15 ans, au CEA. Autre exemple très récent, l'effet « Hall quantique », totalement inattendu, où la physique quantique se manifeste directement à l'échelle macroscopique, contrairement aux officiels qui affirment qu'elle ne concerne que le microcosme. Bref, la Physique, comme la Cosmologie, sont en plein brouillard, mais rares sont ceux qui le reconnaissent¹³.

Parmi les physiciens authentiques, le champion de l'anti-pythagorisme fut Jean-Claude Pecker¹⁴ pendant toute sa carrière d'astrophysicien, où il eut le mérite et le courage de s'opposer à cette vision folle du Big Bang Initial. Pecker, en anti-pythagoricien convaincu, affirmait que le Bang Initial était trop simple, alors qu'un pythagoricien affirme que c'est trop compliqué, en contradiction avec toutes les lois connues de la physique. Voici comment Pecker conclut son dernier ouvrage *L'Univers exploré, peu à peu expliqué* (Paris, Odile Jacob, 2003), page 284, où il pourfend non seulement le pythagorisme, mais aussi son corollaire, le « principe du rasoir d'Ockham », qui veut que la solution la plus simple doive être privilégiée :

« Doit-on dresser des statues à Ockham dont le principe permet de donner plus de cohérence interne aux théories cosmologiques ? Ou faut-il au contraire démolir les idoles d'Ockham (s'il en est), pour manifester nos réticences vis-à-vis des constructions pythagoriciennes, dont il est en quelque sorte le point de départ mental (nombres entiers, harmonies, figures simples,

¹³Lee SMOLIN, *Rien ne va plus en physique*. L'échec de la théorie des cordes, Paris, Dunod, 2007.

¹⁴J. C. PECKER (1923-2020), membre de l'Académie des Sciences, occupait la chaire d'astrophysique théorique au Collège de France.

symétries...)? Faut-il tuer Ockham, par opposition à l'idée de la simplicité fondamentale de l'Univers, idée pythagoricienne, ou lui dresser une statue au nom du pouvoir heuristique de la théorie (pythagoricienne) des particules élémentaires ? »

Voilà pourquoi Pecker refusa d'admettre la pertinence du « calcul 3 minutes » donnant la masse et le demi-rayon de l'Univers visible. Il lui fut impossible d'admettre que l'on puisse prévoir en trois minutes le résultat de la mesure la plus difficile et controversée de l'Histoire de la Science, celle du rayon de Hubble, qui se poursuit depuis un siècle et n'est pas encore aboutie en cette année 2022. Le nouveau télescope spatial va permettre de préciser cette mesure du « rayon de Hubble », pour laquelle deux clans d'officiels s'affrontent sur 2 valeurs divergentes de plusieurs % (d'ailleurs entourant notre valeur « 3 minutes »).

Pecker admettait quand même que le pythagorisme a fleuri dans le domaine des particules, mais il a refusé de l'étendre à la Cosmologie. À la fin de sa vie, apprenant dans un de nos courriels que l'oubli catastrophique de Newton expliquait l'impasse actuelle de la Physique, Pecker a brutalement changé d'avis, et est revenu publiquement au pythagorisme. Il écrivit :

« Je reste vivement intéressé par les idées de Francis [Sanchez]. Il est clair pour moi qu'une bonne description de l'univers doit en effet impliquer des relations arithmétiques ; on sait qu'à l'échelon du végétal, les suites de Fibonacci se retrouvent dans la nature ; les lois de Kepler sont aussi de nature arithmétique. Je pense que la nature même de la matière implique des mathématiques du discontinu, autrement dit arithmétiques. L'apparence du continu n'est vraisemblablement due qu'à l'énormité des nombres impliqués dans la description des phénomènes. En insistant sur l'importance du nombre dans la physique de l'univers, je pense que Francis a raison, et je souhaite suivre sa pensée et ses déductions. »

Mais un tel revirement, une telle prise de conscience, est un cas unique, car la majorité des « officiels » est prisonnière d'une Pensée Unique qui préfigure la déconfiture finale, annoncée par le nouveau télescope spatial *James-Web*.

Les « officiels » déclarent que les effets quantiques sont réservés à la micro-physique, qu'ils désignent par « l'infiniment petit », ce qui est déjà un contre-sens quantique patent. Indépendamment du

« calcul 3 minutes », qui rétablit le quantique à l'échelle cosmique – que les inconscients officiels désignent, tout aussi bêtement par « l'infiniment grand ») –, ils ont reçu un démenti flagrant par l'apparition de cet effet Hall quantique, qui a conduit le système international d'unités à reprendre la définition des unités de base, en utilisant enfin l'universal quantique, la constante de Planck h . Les officiels ont masqué le 137 dans un système d'unités inutilement compliqué (cf. *Encadré n°2*).

Loin de ces vagues élucubrations officielles, nous prouvons le Vrai Principe Anthropique (ou plutôt « Solanthropique ») qui veut que, sur la base de corrélations numériques très précises, les constantes universelles conduisent au couplage Humain-Terre-Système solaire, et que ce triplet occupe une place centrale et unique dans le Cosmos. C'est là une conclusion totalement opposée au consensus officiel, qui imagine la vie répandue partout dans l'Univers¹⁵. La position officielle est démentie par ce qu'on appelle le « paradoxe de Fermi », mais qui devrait s'appeler « l'évidence de Fermi ». Selon lui, si la vie intelligente existait dans la Galaxie, cette vie-là possédant des vaisseaux spatiaux atteignant seulement 1 % de la vitesse-lumière, alors, comme la colonisation est un processus exponentiel, et en supposant un temps d'établissement des colonies de 5 000 ans, aurait dû conquérir la Galaxie en 100 millions d'années, temps très court à l'échelle cosmologique. L'évidence s'impose par le rasoir d'Ockham : nous sommes bien seuls dans la Galaxie, et donc probablement dans l'Univers.

Le nouveau télescope devra aussi éclairer ce débat sur l'Unicité du système Soleil-Terre-Humain.

En 1999, la sonde *Mars Climate Orbiter*, qui devait orbiter autour de Mars, s'est écrasée au sol, par suite d'une erreur sur les paramètres de freinage des propulseurs de la société Lockheed-Martin. Car celle-ci utilisait des unités en *mille, pied et livre-force*, contrairement au système métrique de la NASA¹⁶. Cette perte de 125 millions de dollars aurait dû inciter les Américains à se convertir au système métrique.

¹⁵ Trinh Xuan THUAN, *Mondes d'ailleurs*, Paris, Flammarion, 2021.

¹⁶ J. D. BARROW, *op. cit.*

Et le système International d'Unités aurait dû éliminer toutes ces unités électriques parasites, comme le Coulomb, l'Ampère, le Volt, etc. Ce système aberrant a ainsi préparé la grande catastrophe qu'annonce le nouveau télescope spatial *James-Webb*, ce qui va provoquer :

la chute du système scientifique officiel.

Figure 7 : Photo du globe terrestre : la Terre est un bijou unique dans la Galaxie



(Source : Nasa Image from The Discover Epic Team / Blueturn)

À NOTER SUR VOS TABLETTES :

le samedi 25 mars 2023

Journée du CEP à Paris (Issy-les-Moulineaux)

Thème : *La laïcité au risque de l'Histoire*

(Programme détaillé et inscriptions à venir sur le site du CEP)

Nos correspondants publient :

L'effondrement du Big Bang, **par Alexander Williams et John Hartnett**

Après un survol historique de la cosmologie depuis l'Antiquité (p.24-42), Alexander Williams et John Hartnett, tout en rappelant les principales connaissances ou hypothèses modernes sur la naissance et l'évolution des galaxies, des étoiles et des planètes (naines blanches, géantes rouges, quasars, trous noirs...) (p. 155-195), présentent une critique des conceptions cosmogonistes naturalistes. Un grand intérêt de ce livre est de montrer que, depuis longtemps, des critiques nombreuses se sont élevées contre le Big Bang et contre le dogmatisme scientifique qui accapare les crédits au seul bénéfice de ce modèle. Ils montrent aussi que la théorie du Big Bang repose sur des hypothèses (p. 13) qui font le lit de l'athéisme. Le chrétien sait que la mort est apparue après la Chute. La théorie de l'évolution des êtres vivants ayant conduit lentement à l'apparition de l'homme est donc nécessairement fausse (p. 17-18, 370).

Sur ces prémisses, ce livre montre que bon nombre d'arguments ne sont pas crédibles scientifiquement. Le Big Bang ne permet pas d'expliquer la formation des galaxies (p. 155-158), ce que reconnaissait même le célèbre cosmologiste évolutionniste Stephen Hawking (p. 156 et 327).

Citons quelques faits particulièrement marquants.

L'explication universelle du décalage vers le rouge du rayonnement, d'autant plus important qu'il provient de sources plus lointaines, est susceptible d'être remis en cause. En effet, des quasars et des galaxies relativement très proches de ceux-ci présentent des décalages vers le rouge inconciliables avec cette théorie (p. 352-354).

Les images du télescope Hubble montrent que les galaxies proches et les galaxies lointaines sont d'apparence semblable (alors que ces dernières devraient nous révéler l'état de l'Univers moins évolué à ses débuts) (p. 254-255), ce que le télescope James-Webb a récemment confirmé de façon saisissante (cf. *Le Cep*, n° 100, p.12).

Les auteurs rappellent des signes plaçant pour une terre relativement jeune : magnétisme du noyau terrestre (p.246), chaleur de la croûte terrestre (p. 235), datation radiométrique (p.236-242), etc.

Il existe des modèles cosmologiques, alternatifs à celui du Big Bang, détaillés dans l'ouvrage, reposant aussi sur le naturalisme mais proposant des explications scientifiques plus satisfaisantes de certains phénomènes, par exemple l'univers d'Arp (p. 339-349).

Une originalité – intéressante, mais contestable – de ce livre est sans doute son hypothèse d'interpréter le temps cosmique long et l'expansion de l'univers en accord et avec l'appui même des textes bibliques. A. Williams et J. Hartnett citent une dizaine de références de l'Ancien Testament (dans les livres des Psaumes et des Prophètes) où il est écrit que Dieu a « étendu » ou « déployé » les cieux (p. 222 et 310). « *D'après Russell Humphreys, ces versets se réfèrent à la loi Hubble sur l'expansion du cosmos* » (p. 310). En prenant appui sur la théorie de la relativité d'Einstein, les auteurs concilient un âge de la terre de quelques milliers d'années avec un univers beaucoup plus ancien (p. 227). La relativité du temps permet de comprendre un univers jeune selon une horloge terrestre (p. 223 et 256) et vieux selon une horloge cosmique (p. 223 et 18) : « *La dilatation relativiste du temps peut réconcilier les milliards d'années de l'histoire cosmique avec les milliers d'années de l'histoire de la terre... Le temps de Dieu pour nous, c'est le temps terrestre* » (p. 317).

Un livre bien documenté sur ces questions fondamentales et susceptible d'intéresser nombre de nos lecteurs. (Alain Collet)

(*L'effondrement du Big Bang* par Alexander Williams et John Hartnett, Les Éditions La Lumière, décembre 2021, 407 pages)

À commander sur le site de *Bible & Science* : <https://bibleetsciencediffusion.org/index.php/shop> au tarif de 31,32 € franco).

HISTOIRE

« Si l'homme est libre de choisir ses idées,
il n'est pas libre d'échapper aux conséquences des idées qu'il a choisies »
(Marcel François).

Le grand mal fait aux peuples des Amériques... n'est pas celui que nous croyons « savoir ».

Christian Duchesne

Présentation : L'affaire des « pensionnats » destinés aux enfants indiens du Canada, souvent tenus par des religieux et des religieuses – comme dans l'ensemble du pays, d'ailleurs –, a été traitée par la grande presse comme un outil dans sa propagande contre la colonisation européenne et contre l'Église. Or l'histoire vraie de la Nouvelle-France est tout autre, à la fois merveilleuse et tragique, faite d'héroïsme et de générosité autant que de ces massacres entre peuples qui existaient bien avant l'apparition des Blancs. La mortalité due à la malnutrition et aux épidémies fut d'ailleurs – et de loin ! – le premier facteur de dépopulation, plus encore même que la politique gouvernementale visant à réduire à peu de choses les territoires concédés aux Indiens et leur nombre. Surtout, le darwinisme donna bonne conscience aux dirigeants anglo-saxons et il importait de le dénoncer aussi dans ses œuvres.

Introduction

Nos frères amérindiens ont chaleureusement accueilli les colons français en terre d'Amérique du Nord au XVI^e siècle, il faut le dire. Et ce fut le cas de tous ces peuples, et principalement des Hurons. Mais allons droit au but : confrontés à la haine médiatique et trudeauiste¹ à propos des « pensionnats autochtones »², il est de première importance de rappeler les faits historiques, et aussi de

¹ Thomas LAMBERT, *First Nations call Trudeau a "criminal"*, The Counter Signal. <https://thecountersignal.com/first-nations-call-trudeau-a-criminal/>

² <https://www.veritepensionnats.ca/index.html>

<https://jacques172.com/2022/07/31/au-nom-de-la-verite-integrale/>

par Jim BISSEL, Amérindien non-catholique ayant vécu dans un pensionnat, qui démonte les mensonges de Justin Trudeau et ses médias. Voir aussi :

<https://crc-canada.net/etudes-speciales/oeuvre-oblats-nord-ouest-canadien/gouvernement-federal-indiens-de-louest.html>

<https://www.lifesitenews.com/news/canadian-govt-ignored-inspectors-warning-in-1907-of-prime-conditions-for-outbreak-of-epidemics-at-residential-schools>

montrer maints « détails » plus qu'édifiants concernant la colonie de la Nouvelle-France. Si, effectivement, les Amérindiens de (du) « Kébec » furent des hôtes remarquables, ils furent aussi des protecteurs puisqu'ils ont certainement sauvé de la mort la colonie française naissante. Ainsi, le but de ce texte est de leur rendre hommage et de mettre en exergue le fait qu'ils étaient nobles, fiers, mais surtout qu'ils avaient un cœur priant, disposé à recevoir le christianisme comme rarement les colons ont pu le vivre ailleurs sur le globe. En effet, de grands saints³ surgirent au sein de ces peuples suite à l'amour inconditionnel que leur ont prodigué les premiers pères missionnaires, les religieuses (dont les grandes : Marie-Catherine de Saint-Augustin, Marie de l'Incarnation, etc.), les pères Chaumonot et Ragueneau, les Saints-Martyrs Canadiens (dont Jean de Brébeuf), ainsi que Mgr François de Laval. Certes, les actes d'héroïsme ont été des deux côtés et se sont mutuellement renchérés, permettant ainsi la fondation providentielle de la Nouvelle-France. Manifestement, une grâce attire des grâces !

D'emblée, je tiens à dire que ce texte n'a pas pour but d'auréoler les Amérindiens, comme le font quelques livres récents, et surtout les zélotes d'un Occident devenu spirite, et encore moins de les rabaisser; mais simplement de montrer aux lecteurs une esquisse de leurs charismes, vertus et aussi faiblesses, selon les faits rapportés par les plus éminents chercheurs et historiens d'Amérique, tant Blancs, qu'Amérindiens. Bien qu'avant notre arrivée les guerres amérindiennes fussent récurrentes⁴, vous serez à même de constater que ces peuples ont malgré tout fait mieux que nous sur maints aspects ; qu'ils ont été d'une résilience exemplaire face aux multiples agressions et catastrophes vécues depuis toujours, dont les virus provenant de l'Ancien Monde et subséquemment les humiliations étatiques subies, principalement à partir des années 1870 : le terrible *Dominium canadien* de 1867

³ Ainsi maintes merveilles concernant sainte Kateri Tegakouita et bien d'autres, notamment – sans vouloir m'élever au-dessus du jugement de l'Église – le corps incorruptible de *Jeanne Ouendité* (Drolet, p. 109).

⁴ ... ainsi que : les violences faites aux femmes, dont la polygamie et, conséquemment, le fléau des maladies vénériennes (Daschuk, p. 109), l'inceste, la torture et le cannibalisme rituel (Sioui, p. 77-78), et même le génocide entre tribus, comme nous le verrons.

puis la non moins terrible *Loi sur les Indiens* de 1876, aussi à l'origine des « pensionnats »⁵.

Je dois avouer d'entrée de jeu, que les livres de l'historien James Daschuk, du Pr Gilles Drolet⁶ et du Dr Georges E. Sioui⁷, m'ont ému, chacun à leur manière, à un niveau difficile à exprimer par écrit...

Les faits historiques...

L'extraordinaire livre de James Daschuk (noté JD), *La Destruction des Indiens des plaines : maladies, famines organisées, disparition du mode de vie autochtone*⁸, est un travail de recherche colossal de 450 pages, avec index bibliographique de plus de 800 livres et documents différents. Si ce livre se dévore à la manière d'un roman, les férus d'histoire comme les simples amateurs y trouveront leur compte. En effet, le déroulement ininterrompu de textes originaux d'époque, agrémentés de photos exclusives, rend cette œuvre incontournable.

L'auteur démontre incontestablement que la tragédie de ces peuples fut avant tout biologique. Vérité admise depuis longtemps par tous les chercheurs, y compris les peuples amérindiens, comme nous le verrons. En seconde tragédie, on y découvre la famine – existante avant notre arrivée – et ses conséquences sociales et sanitaires amplifiées par une cause générale : le climat, qui, à cette époque, était redoutable : petit âge glaciaire. En effet, ce fut l'hécatombe : « *Un long épisode de détérioration climatique amorcé au XIII^e siècle impose alors un lourd tribut aux collectivités de la moitié centrale du continent* » (JD, p. 13). Les événements de la communauté de « Crow Creek » au Dakota du Sud sont un parfait exemple de « l'évolution démographique des

⁵ dont le Québec fut épargné.

⁶ G. DROLET, *À l'Origine de l'Ancienne Lorette*. Le père Chaumonot et la mission de Lorette, Corporation de la chapelle Notre-Dame de Lorette & Société d'Histoire de l'Ancienne Lorette, 2022 (noté GD).

⁷ Note : toutes les citations de G. E. SIOUI seront notées (Sioui) et proviennent de son livre *Pour une Histoire amérindienne de l'Amérique*, (princeps 1989), réédition Québec, Presses de l'Université Laval, 1999.

⁸ Toutes les citations de J. DASCHUK proviennent de son livre incontournable *La Destruction des Indiens des Plaines*, (princeps University of Regina Press, 2013), traduction française Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, <https://histoirecanada.ca/prix/prix-d-histoire-du-gouverneur-general/anciens-laureats/2014/james-daschuk>

communautés amérindiennes du XIV^e siècle – avant notre arrivée⁹ – causées par le climat, où « 500 personnes (qui souffraient de

⁹ Comme l'affirme G. SIOUI (ch. IV, **La destruction de la Huronie par les Iroquois**, p. 55) : «... la plupart des études récentes se rapprochent de la théorie plus ancienne, dite « culturelle », caractéristique des écrits de Francis Parkman, selon laquelle les guerres livrées par les Iroquois à un si grand nombre de leurs congénères s'expliqueraient par une inimitié qui [...], devrait se solder par l'anéantissement de l'une des parties.» Un autre texte (Éric THIERRY, *Samuel de Champlain*. À la rencontre des Algonquins et des Hurons 1612-1619, Québec, Septentrion, 2009) mentionne ceci : « La guerre entre les autochtones amérindiens pour la conquête d'un plus vaste territoire est récurrente. Lors de son quatrième voyage en 1613, Samuel de Champlain note dans son *Carnet de voyage* qu'il existait déjà une alliance entre les Hurons, les Algonquins et les Montagnais contre les Iroquois. » L'enjeu en était principalement la fourrure de castor ; un animal que les Amérindiens des régions plus désertiques – les grandes plaines – cessaient de chasser, car cet animal, par ses barrages légendaires, était en fait un ingénieur de la gestion des eaux. Sa fourrure était primordiale pour les Iroquois dans leur commerce avec les Européens. Sur Wikipédia, on lit : « Les années 1640 et 1650 ont été une période tragique pour les Hurons. En effet, ce qu'on appelle la « guerre des fourrures » bat alors son plein. **Mieux armés que leurs voisins, les Iroquois disposaient d'armes à feu qu'ils échangeaient contre des fourrures à leurs alliés hollandais protestants afin de s'emparer du territoire des Hurons, convertis au catholicisme par les missionnaires français.** En 1648, après des années de harcèlement, plus de 1 000 Iroquois bien armés prennent d'assaut le village huron de Teanaustayaé (Twaanostyee) sur la rive sud du lac Michigan. Ils massacrent les hommes et prennent en otage 700 prisonniers, majoritairement des femmes et des enfants dont la plupart sont réduits en esclavage. En 1649, les Iroquois prennent un autre village important des Hurons, Taenhatentaron (Taanhattantaron), sur la rive nord du Détroit de Mackinac. Ils massacrent les vieux, les malades et les enfants : “des enfants grillaient à côté de leurs mères, un mari voyait sa femme rôtir auprès de lui, la cruauté même eut eu de la compassion dans un spectacle qui n'avait rien d'humain, sinon l'innocence de ceux qui étaient au supplice, dont la plupart étaient chrétiens”. Les Iroquois se dirigent ensuite vers Sainte-Marie, la plus importante mission catholique en Huronie, refuge des Hurons ayant fui les massacres de Teanaustayaé et de Taenhatentaron. Débordés par les raids répétés des Iroquois, les jésuites sont contraints d'abandonner leur centre missionnaire. À cette période, le jésuite Jean de Brébeuf fut fait prisonnier, le 16 mars 1649, lors d'une attaque iroquoise. Il est emmené jusqu'au village de Taenhatentaron où il est lié au poteau de torture. Il y est d'abord lapidé. Afin de parodier le baptême, les Iroquois lui versent de l'eau bouillante sur la tête [...]. Ensuite, on lui passa un collier de tomahawks brûlants au cou pour ensuite lui enfoncer un fer rouge dans la gorge tout en le lacérant de

malnutrition) sont tuées et mutilées, leurs possessions incendiées, leurs cadavres abandonnés aux charognards. Très vite, les envahisseurs érigent un autre village sur les lieux mêmes du massacre. Comme nombre d'événements similaires, le carnage de Crow Creek témoigne des ravages déchaînés dans tout l'hémisphère par les perturbations climatiques... » (JD, p. 30) auxquelles s'est ajouté plus tard **notre arrivée avec nos microbes**¹⁰ qui ravagèrent tout durant 200 ans, souligne l'auteur.

Le grand réchauffement de l'an 1000 est signalé par Daschuck : «... différentes appellations désignent cette période faste : optimum climatique médiéval ; réchauffement climatique de l'an 1000 ; anomalie climatique médiévale¹¹ ; épisode climatique néo-atlantique ; etc. En Amérique du Nord, ces quatre siècles de températures [années 800 à 1200] redéfinissent les paysages naturels et humains. À l'extrême Nord, elles permettent aux peuples de la culture de Thulé, les ancêtres des Inuits actuels, de gagner le Groenland [littéralement « terre de verdure ou terre verte »] depuis l'Alaska, de lancer leurs grands bateaux sur les eaux libres de l'océan Arctique pour y chasser la baleine et de s'établir dans des villages de maisons de pierre, pendant que les

coups de couteau. Lorsqu'il fut agonisant, les Iroquois le tuèrent en lui arrachant le cœur, qu'ils cuisèrent et mangèrent, pour finalement brûler son corps. »

(Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_des_Hurons)

¹⁰ Les archéologues et pathologistes ont certifié lors d'exhumations [NB : plusieurs communautés amérindiennes, dont les Hurons, enterraient généralement leurs morts en famille ; ainsi, le terme « fosse commune », fort peu esthétique, est employé aujourd'hui par nos médias de la haine ; probablement dans le but très politique de créer un vicieux amalgame avec l'Allemagne nazie... alors que c'était chose normale pour ces peuples très familiaux] que la tuberculose (qui laisse des traces dans les tissus osseux) existait avant l'arrivée des colons et y causait une grande mortalité (JD, p. 30), surtout dans les régions plus humides ou froides.

¹¹ Dans les faits, il ne s'agit pas d'une anomalie, mais bien d'un système de cycles dit de « Milankovic », lié à la position de la terre dans le système solaire. Si l'on combine ce phénomène cyclique à celui d'un *minimum solaire long*, les calamités terrestres s'en trouvent amplifiées (voir *Le Cep* n° 91, p. 29 à 33, et <https://youtube.com/watch?v=iA788usYNWA&t=1s>)

Les volcans jouent aussi un rôle notable, dont l'éruption du Tambora de 1815, qui causa « l'année sans été », de 1816, et trois difficiles années subséquentes.

colons scandinaves sèment des céréales en terre groenlandaise » (JD, p. 31-32).

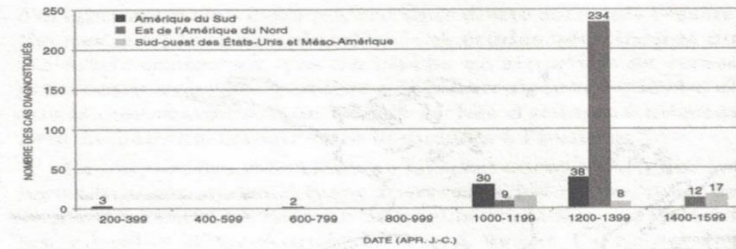
Cet épisode de réchauffement climatique [petit Éden climatique beaucoup plus poussé que le réchauffement de 1989-2000 causé uniquement par le Soleil et la position de la Terre dans le système solaire] permit à toutes les sociétés de la planète d'augmenter considérablement leur niveau de vie par la production agricole. Ici en Amérique, « *le réchauffement a permis de "révolutionner" l'alimentation des deux Dakota en y intégrant les trois sœurs : le maïs, le haricot et la courge* » (JD, p. 32), suscitant une prospérité jamais vue.

Puis, à partir du XIII^e siècle, le refroidissement causé par le cycle de Milankovic¹² fut si long qu'il engendra famines, maladies et guerres. Qui plus est, il y eut, au début de ce « petit âge glaciaire », au moins un refroidissement instantané de grande envergure, plus fort que celui de 1816 (éruption du Tambora, Daschuck, p. 117). Outre les grands feux de forêt des environs de 1193 en Amérique du Nord (voir *Le Cep* n° 91, p. 38 à 40), seules des explosions volcaniques majeures – dont une qui aurait eu lieu en 1257 – peuvent expliquer certains refroidissements ultrarapides, comme celui vécu en Europe et principalement en Angleterre¹³, et qui coïncide aussi avec une période de disette et de maladies chez les peuples amérindiens dont le mode de vie était particulièrement mal adapté aux changements climatiques à la fois soudains et persistants¹⁴.

¹² <https://cours.polymtl.ca/PBedard/glq1100/milankovic/milankovic.html>

¹³ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89ruption_du_Samalas_en_1257

¹⁴ Éruption qui aurait aussi engendré la famine de 1258 en Angleterre.



Histogramme illustrant la prévalence de la tuberculose à travers le temps. Source : Charlotte A. Roberts et Jane E. Buikstra, *The Bioarchaeology of Tuberculosis: A Global View on a Reemerging Disease*, 2003, fig. 4.2, p. 194. Reproduction autorisée par University Press of Florida.

Image numérisée à partir du livre de James Daschuk (p. 44). Ajoutons que, pour aggraver les choses, un minimum solaire (de Maunder : 1645-1715) se juxtaposa à notre arrivée et au petit âge glaciaire. À cette époque, la conjonction était beaucoup plus puissante que celle qui a, par exemple, causé les feux de forêt en Australie en 2019 ; cf. Le Cep n° 91, p. 28.

On raconte même que des colons du XVII^e siècle arrivèrent dans une communauté amérindienne – qui n'avait jamais vu de « Blancs » – décimée par la variole et n'y trouvant qu'un seul petit garçon vivant, qui serait mort de faim ou de froid sans l'arrivée d'étrangers. Une anecdote montre à quel point ces peuples craignaient l'hiver : pour qualifier le séjour de repos des ancêtres, ils en parlaient simplement comme « *de l'endroit sans hiver* ».

Pour conclure cette partie, bien que le climat (et ses conséquences) se soit avéré responsable de beaucoup de décès avant, pendant et peu après notre arrivée, et qu'en même temps « *les forces du marché ont anéanti certains groupes tandis que d'autres accroissaient leur territoire* » (JD, p. 3), il ne fut rien en comparaison des épidémies de virus venant de l'Ancien Monde. Selon mes recherches, Daschuk est le premier à avancer le chiffre de 95 % (JD, p. 29) des Natifs des Amériques qui auraient été décimés par les maladies et leurs conséquences directes (alors que le chiffre généralement admis par les chercheurs depuis des décennies est de 90 %). En effet, le gigantisme de la catastrophe biodémographique des peuples natifs des Amériques est ainsi décrit par Daschuk (p. 4) : « *De par son extrême singularité, cette rencontre entre l'écosystème de l'Ancien Monde et celui du nouveau reste, depuis 500 ans, difficile à appréhender. Jamais l'humanité n'avait connu, ni n'a connu depuis, de telles convulsions environnementales et humaines. Aujourd'hui, seul un*

échange de forme de vie entre planètes pourrait se comparer à ce gigantesque brassage de marchandises, de plantes, d'animaux, de pathogènes, et de gens. » G. E. Sioui va dans le même sens qui écrit : « ... il est indispensable de se rendre compte de l'ampleur du désastre des épidémies si l'on veut déculpabiliser et, ainsi, rapprocher les héritiers des deux civilisations en cause... » (p. 6).

Une parenthèse concernant la population : selon le chercheur Henry Dobyns, la population totale de la seule Amérique du Nord aurait été, juste avant notre arrivée, de 90 millions d'habitants. Cette affirmation a provoqué un véritable tollé dans le monde universitaire. En effet, auparavant, toutes les recherches montraient une population des natifs entre 7 et 14 millions d'habitants pour les trois Amériques. La très récente propension à gonfler les chiffres est dénoncée par Daschuk, « ... les tenants de chiffres plus prudents fustigent Dobyns et ses adeptes, les accusant parfois de lancer des chiffres à la volée comme un prestidigitateur sortirait des lapins de son chapeau » (Daschuk, p. 29). Il est important de comprendre que de pseudo-historiens faussaires, politiciens déguisés, tentent actuellement de réécrire l'Histoire de l'Amérique en gonflant les chiffres à un niveau absurde. Certains parlent même de 150 millions d'habitants¹⁵, ce qui est physiquement impossible étant donné le mode de vie de ces populations et leurs techniques nourricières extensives¹⁶. Tous les historiens sérieux ont toujours estimé que les trois Amériques ne pouvaient compter que moins de vingt millions d'habitants (avec un consensus sur 14 millions). « Par ailleurs, les jeunes colonies n'étaient pas très densément peuplées, et le cycle de vie des pathogènes étant très court (en particulier le plus redoutable de tous, le virus de la variole), la plupart des infections venues de l'Ancien Monde ne sont devenues endémiques, ou n'ont commencé à s'auto-entretenir, qu'à la fin du XVIII^e siècle, au

¹⁵ Ce gonflement des chiffres jusqu'à l'absurde (dans maints domaines) n'aurait-il pas comme but d'étendre toujours plus le sentiment de culpabilité des peuples occidentaux ?

¹⁶ Dans ce court extrait du film *Les invasions barbares* : <https://youtube.com/watch?v=RBO4dEfqw-M> (les barbares étant évidemment les catholiques), l'acteur Rémi Girard affirme, avec une immense hargne, que « les catholiques ont exterminé à la hache, 150 millions d'autochtones » dans les trois Amériques...

moins 150 ans après leur arrivée en terre d'Amérique » (JD, p. 46-47).

Les très précieux manuscrits des R-J

La redécouverte des écrits des pères jésuites partis en Nouvelle-France, *Les Relations avec les Jésuites* (notées ci-après RJ), nous permet aujourd'hui de mieux comprendre cette colonisation, à partir de l'arrivée de Jacques Cartier à Gaspé le 14 juillet 1534, puis de la fondation par Samuel de Champlain de la Nouvelle-France en 1607. À l'époque, ces écrits furent toujours transmis au roi de France. Ce sont des manuscrits précieux de premières mains, qui ont d'ailleurs permis une grande découverte en lien avec le refroidissement climatique de 1300 et plus (voir *Le Cep* n° 91, p. 38 à 40). Ainsi, pour le 350^e anniversaire de la fondation de la ville de L'Ancienne-Lorette, le Pr Gilles Drolet, de l'université Laval, vient de publier un livre tout simplement magnifique montrant la vie et les relations entre les colons français et les peuples amérindiens¹⁷, principalement aux XVII^e et XVIII^e siècles. Des informations capitales mises sous le boisseau depuis trop longtemps déjà, par les médias officiels et par l'État...

Il est donc plus que temps de faire tomber certains mythes entourant la fondation de la Nouvelle-France, dont celui du « vol de leurs terres ». En effet, «... dès le début des concessions des seigneuries, aucun village indien n'a été touché. À Québec et à Montréal, la place était libre¹⁸ ». Les Amérindiens accueillirent chaleureusement les colons et les aidèrent même à s'implanter. Suite au génocide des Hurons par les Iroquois, « les jésuites accordèrent des terres dans la périphérie du futur village afin de "ne pas nuire à leurs protégés, les Hurons"¹⁹ ». Et allant contre le mythe de l'assimilation, « ... à la mission de Lorette, les jésuites respectèrent également leurs coutumes et sépultures (GD, p. 51) :

¹⁷ Les parties en italique non nommées proviennent toutes du livre aussi émouvant qu'érudit du Pr G. DROLET, *op. cit.*

<https://quebechebdo.com/culture/307642/distribution-dun-livre-sur-lorigine-de-lancienne-lorette/>

¹⁸ Raymonde LITALIEN, Jean-François PALOMINO & et Denis VAUGEOIS, *La Mesure d'un continent*. Atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814, Québec, Éd. du Septentrion, 2007, p. 129. Voir aussi G. DROLET, *op. cit.*, p. 47.

¹⁹ Lionel ALLARD, *L'Ancienne-Lorette*, Montréal, Éd. Leméac, 1979, p. 80.

les faits montrent que ces bons Pères ont cherché à protéger les peuplades amérindiennes (y compris des Iroquois) et, cela, même contre certains avis des pouvoirs civils. Les Amérindiens occupaient une place d'honneur dans le cœur des religieux (GD, p. 52, à propos des funérailles) : *« Le chef fait d'abord un cri lugubre par tout le bourg... Il y a une grande fosse préparée, profonde de 4 à 5 pieds, toute lambrissée d'écorces d'arbre dans le fond et aux quatre côtés. Ils couchent le corps dans une espèce de cave, sur laquelle ils mettent une grande écorce soutenue de quelques bâtons afin de soutenir la terre qu'on doit jeter dessus. En sorte que le corps est là-dedans comme dans une chambre, sans toucher en aucune façon à la terre. Quelques jours après l'enterrement, ils font un festin pour ressusciter le mort, c'est-à-dire pour donner son nom à quelqu'un d'autre, qu'ils invitent à imiter les belles actions du défunt, en même temps qu'il en prend le nom »* (RJ 60:32).

Les jésuites ont toujours maintenu que les Hurons devaient garder leur langue et leur culture tout en devenant chrétiens. Cette ouverture d'esprit n'était pas partagée par tous, ce dont témoigne une lettre du gouverneur Frontenac. Curieusement, en voulant leur faire un reproche, Frontenac leur rendait hommage : *« Je leur ai fort témoigné l'étonnement où j'étais de voir que, de tous les Sauvages²⁰ qui sont avec eux à Notre-Dame-de-Foy,[...], il n'y en avait pas un qui parlât français, et leur ai dit que je croyais que, dans leurs missions, ils devaient songer, en rendant les Sauvages sujets de Jésus-Christ, de les rendre aussi sujets du Roi ; que pour cela, il fallait leur inspirer l'envie d'apprendre notre langue, essayer de les rendre plus sédentaires et de leur faire quitter une vie si opposée à l'esprit du christianisme, puisque le véritable moyen de les rendre chrétiens était de les faire devenir hommes. Mais ils ne veulent point entendre ce langage* (Frontenac à Colbert, Québec, 2 novembre 1672, RAPQ 1926-1927, p. 20).

Par contre, un événement très édifiant survint lorsque le père Chaumonot réussit à convaincre plusieurs groupes amérindiens d'abandonner la polygamie, à la grande joie des femmes et des

²⁰ Le terme sauvage n'est pas insultant. Il signifie des gens « vivant très près de la nature » ; le mot « sauvage » renvoie au mot latin *silva* « forêt, arbre, bois » (Gaffiot, p. 1 442). D'ailleurs, on peut à juste titre parler d'une fleur sauvage, d'une beauté sauvage (naturelle).

enfants. En effet, dans son autobiographie ce Père rapporte « cet épisode qui témoigne de la grande empathie qu'il éprouvait à l'égard des femmes qui étaient affligées par les mœurs guerrières des Iroquois. Il n'a pas craint de prendre leur défense : "Les Tsonnontouans agréèrent toutes mes propositions, à la réserve de celle qui défend la pluralité des femmes et la dissolution des mariages, car l'ancien qui répondit à mes présents m'allégua que, si l'on ne permettait pas aux hommes d'avoir plusieurs femmes, le pays ne se peuplerait pas. À quoi je répartis que la France était incomparablement plus peuplée que leur terre, et que cependant, on ne s'y démariait point et on n'y souffrait pas la polygamie. J'ajoutai même que, si en cela ils imitaient les Français, ils élèveraient beaucoup plus d'enfants qu'ils ne le font. Car vos femmes, voyant que vous les quittez pour aller à d'autres, lorsqu'elles sont grosses ou nourrices, s'empêchent de le devenir, et si malgré elles, elles le deviennent, le chagrin qu'elles ont de se voir abandonnées est cause qu'elles perdent leur fruit, de manière que grand mal arrive, ainsi que vous le savez mieux que moi. C'est donc vous, dis-je aux hommes, oui, c'est vous qui renversez vos familles au lieu de les établir, et qui ne remplissez presque vos cabanes que des esclaves que vous prenez en guerre, au lieu de les peupler des enfants d'un légitime mariage. Ce discours, qui ferma la bouche aux hommes, eut tellement l'approbation des femmes qu'elles voulurent m'en remercier dans un grand festin qui se fit dans leur bourg, et où elles vinrent, parées de leurs bijoux, danser à la cadence de deux ménestriers du pays, aux bruits desquels, joignant leurs voix, elles chantaient mes louanges et me rendaient des actions de grâces de ce que j'avais si bien pris leur parti". Une Huronne, qui avait conservé toute sa ferveur, lui apprit que les Hurons de l'île continuaient dans l'exercice de notre religion avec autant de zèle que jamais, et qu'un d'eux, appelé Jacques Otsiaouens, avait étonné par sa constance les Iroquois qui le brûlaient, invoquant sans cesse le nom de Jésus dans ses tourments » (RJ 44 : 20-24).

Ainsi, « les Hurons demeurent donc des Hurons ». Mais « ils sont aussi des chrétiens ». À ce propos, une réflexion du père Lucien Campeau nous apporte une compréhension en profondeur: (GD, p. 53) : « Les Hurons avaient un avantage sur les Européens. C'était la vivacité et la spontanéité de leur sentiment religieux. Ils

baignaient dans un univers sacré. Or, sacré dit relation. Le terme inconnu, impossible à circonscrire et à nommer, de cette relation, est la divinité, qui se trouve posée du fait même de la perception du sacré. Le Dieu que les Français annoncent n'étonne pas l'esprit des Hurons, puisqu'ils le reconnaissent sous le nom d'Aireskouï. Les Iroquois disent Agreskoué. Mais d'apprendre qu'il est le Dieu unique, universel, tout-puissant, bon, plein de sollicitude pour les hommes, patient, miséricordieux et fidèle, voilà qui les enchante. Du coup, ils sont délivrés des craintes qui habitaient leurs jours. Leur vie prend un sens. Elle n'est pas plus facile qu'auparavant [...]. Mais ils marchent désormais dans la lumière, sans hésitation » (Lucien Campeau, *La Mission des Jésuites chez les Hurons*, Bellarmin, 1987, p. 356).

G. Sioui va dans le même sens et cite le jésuite LeJeune (1648) : « *Il semble que l'innocence bannie de la plupart des Empires et des Royaumes de l'Univers, s'est retirée dans les plus grands bois où habitent ces peuples ; leur nature a je ne sais quoi des Bontés du Paradis terrestre devant que le péché n'y entrât ; leurs exercices n'ont rien du faste, ni de l'ambition, ni de l'avarice, ni des plaisirs qui corrompent nos villes. Depuis que le Baptême les a faits disciples du Saint-Esprit, ce Docteur se plaît avec eux, il les enseigne loin du bruit des barreaux et des Louvres, il les fait plus savants sans livres...* » (Sioui, p. 37).

Transportons-nous maintenant au temps de la mission huronne dans le pays des Hurons, soit en Ontario « à 1 200 kilomètres de Québec, près de la baie Georgienne du grand lac justement appelé le lac Huron. Les Hurons venaient alors à Québec pour la traite des fourrures. "Ils y séjournent cinq à six jours [...], ils passent comme une volée d'oiseaux et remontent dans leur pays" » (RJ 5 : 262). Le Pr Drolet énonce que les RJ sont un trésor de renseignements historico-géo-ethnographiques car, dit-il : « elles rendent compte du côté spirituel ou religieux. » Il ajoute : « le fait qu'elles ont été publiées en France, de 1632 à 1672, a permis de recueillir des fonds pour soutenir les missions, de plus en plus nombreuses. » Il note que les RJ ne doivent et ne peuvent être réduites à de la propagande « destinée à faire l'éloge des Jésuites, de leurs méthodes et de leurs succès ». Ces derniers, d'ailleurs (Drolet, p. 54), ne manquent pas de relater leurs échecs, tels les pères de Brébeuf et Chaumonot qui, après quatre mois et demi

chez les Neutres [...] « ne voyant pas les esprits bien disposés, et les bruits et les frayeurs s'augmentant de plus en plus, jugèrent à propos de retourner sur leurs pas » (RJ 21:222). Ils sont capables d'autocritique sur tout, comme le raconte le père Ragueneau : « Si j'avais un conseil à donner à ceux qui commencent, je leur dirais volontiers un avis que l'expérience leur fera reconnaître plus important qu'il ne peut sembler d'abord, savoir qu'il faut être fort réservé à condamner mille choses qui sont dans leurs coutumes, et à prendre pour opération diabolique ce qui vient seulement de l'humain. Plusieurs choses se détruiraient plus doucement et avec plus d'efficacité, en obtenant, petit à petit, que les Sauvages, désabusés, s'en moquent eux-mêmes et les quittent non par conscience, comme des crimes, mais par leur propre jugement, comme une folie. Il est difficile de tout voir en un jour, et le temps est le maître le plus fidèle qu'on puisse consulter. Je ne crains pas de dire que nous avons été un peu trop sévères en ce point, et que nous les avons privés des récréations innocentes et aussi des plus grandes douceurs de la vie, que nous avons peine de leur permettre. Nous voyons que cette sévérité n'est plus nécessaire et qu'en plusieurs choses nous pouvons être moins rigoureux que par le passé » (RJ 33 :144-146).

S'il existe un fait évident, c'est que les *Relations* « transmettent l'admiration des Jésuites pour la foi des Hurons et des Huronnes [...]». Les Jésuites présentent donc Dieu et ils le regardent travailler [...] ». Comme nouveau supérieur en Huronie (successeur du père de Brébeuf), le père Jérôme Lalemant écrit : « Nous pensons que ce sont les affaires de Dieu plus que les nôtres, et quand nous voyons de nos yeux ce qu'il y a déjà commencé, et que lui seul y a travaillé plus que nous, alors nous jugeons que rien n'est impossible, et nos confiances sont plus fortes que jamais » (RJ 28 : 58-60). Le successeur du père Lalemant, le père Ragueneau a cette pensée : « Je fais tout mon possible, mais si notre Seigneur ne parle lui-même au cœur, que faisons-nous, sinon du bruit » (RJ 19 : 220).

Reportons-nous donc au début de la mission huronne (GD, p. 55) : « Au pays des Hurons (1626 à juin 1650), de 1626 à 1629 d'abord, le fondateur de la mission, le père Jean de Brébeuf, vit d'abord seul chez les Hurons pour y apprendre la langue et commencer un dictionnaire, en profitant de celui que le récollet Gabriel Sagard a entrepris en 1623-1624. Il ne peut évidemment

rien dire du message chrétien pendant ces trois années. Retourné en France quand les frères Kirke occupent Québec, de 1629 à 1632, il transmet ses connaissances, en particulier au père Antoine Daniel. Pour lui, l'apprentissage de la langue est une priorité absolue. [...] Ce point n'est pas négociable, au point qu'il écrira : "Il faut diminuer le nombre de ceux qui n'ont pas d'aptitude aux langues et augmenter le pouvoir du supérieur de renvoyer en France les sujets inutiles ou même dangereux (René Latourelle, *Étude sur les écrits de saint Jean de Brébeuf*, Montréal, 1953, 5 vol., 2^e t., p. 100). De retour au pays des Hurons en 1634 avec le père Antoine Daniel, [il écrit] avant de lancer la mission en donnant d'emblée la grande orientation : "Nous résolûmes de faire connaître publiquement, à tous ceux du village, le sujet de notre venue en leur pays, qui n'est pas pour les pelleteries, mais pour leur annoncer le vrai Dieu et son Fils Jésus-Christ" » (RJ 8 : 142-146). La mission première des Pères est bien d'instruire et ces mots reviennent comme un refrain : « "Nous les avons instruits des vérités de notre foi, nous leur avons exposé nos saints mystères" et cela se fait d'une manière simple, en respectant les libertés, comme l'a écrit le père Chaumonot : "Notre manière n'est pas de monter en chaire ou de prêcher sur une place publique. Il nous faut visiter chaque cabane en particulier et, auprès du feu, exposer à ceux qui veulent nous écouter, les mystères de notre foi" (Lettre, écrite en italien, au père Nappi, à Rome, le 26 mai 1640 ; RJ 18 :18-20). Ainsi, les Jésuites ne se pressent pas pour baptiser. » Le père Lalemant ajoute : « "Quelques-uns désirent le baptême, mais nous n'allons pas si vite, autrement nous nous mettrions en danger de faire plusieurs baptisés, mais bien peu de chrétiens" » (RJ 20 :36). L'historien Georges Sioui confirme bien la nécessité de « rapprocher les héritiers des deux civilisations en cause, l'Amérindienne et l'Européenne, car, selon la philosophie amérindienne, il faut s'adresser aux sentiments des gens, avant d'amorcer le traitement d'un sujet ou d'une affaire. » (p. 6), ce que firent admirablement bien les jésuites. Pour conclure cette partie, soulignons que le cardinal de Richelieu signa en 1627 une *Charte* qui donnait aux Amérindiens, baptisés volontairement, le statut à part entière de citoyens français. **« Cette Charte prouve qu'en ce qui concerne les relations avec les Autochtones, les Français se sont mieux comportés, et de loin, que les Anglais et les**

Espagnols²¹. Ces derniers les voyaient comme des esclaves, alors que les Français voulaient faire un peuple avec eux », affirme sans ambiguïté l'historienne amérindienne Russel-Aurore Bouchard²². Comme je l'affirmais au début, il ne s'agit pas d'occulter les maux faits à ces peuples, mais plutôt de corriger ce qui doit l'être et de prévenir d'autres dommages provenant de nos *médias de la haine*²³. Maintenant, parlons du présent. En cette période moderne d'abondances en tout, il est fort étrange que jamais, dans leur histoire, ces peuples n'avaient été confrontés à autant de marasmes moraux et sociaux, et principalement au suicide qui est trois fois supérieur à celui des Blancs²⁴ ; sans compter que le diabète et ses multiples conséquences dévitalisent leur société. Si les causes sont multiples (que je laisse aux autres chercheurs), c'est cependant Georges Sioui, Huron-Wendat, qui nous offre la clef pour comprendre la grande désillusion actuelle que vivent beaucoup de peuples amérindiens – et Inuits. Il nous partage la première certitude profonde issue de ses recherches et observations depuis des décennies ; certitude que je partage et qui résulte du monstre qui a rendu facile toute désacralisation de la Vie. Avec grande lucidité, Sioui dénonce l'idéologie matérialiste, reine et maîtresse d'un Occident redevenu païen. Ainsi, propose-t-il, bien que naïvement, le retour à la religion ancestrale des Natifs²⁵, afin de subjuguier à la fois le matérialisme et la

²¹ Ndlr. Bouchard tombe ici dans la légende noire anti-espagnole. En réalité, les Espagnols se sont comportés comme les Français et Colomb est revenu enchaîné, car il avait voulu faire commerce d'esclaves. Isabelle la Catholique avait interdit l'esclavage des indigènes.

²² R-A BOUCHARD, dans son livre *Autochtonie. La Rencontre* (QC Chicoutimi, Éd. La Peuplade, 2021), affirme que l'organisation sociale et politique au sein des communautés amérindiennes, ce qui comprend la place des femmes, était diversifiée. « *Dans les sociétés agraires pratiquant la chasse, elles avaient une voix prépondérante parce que l'agriculture faisait partie de leurs responsabilités* », note l'historienne. « *En revanche, chez les peuples ne vivant que de la chasse, on les battait comme plâtre.* »

²³ Ce qui a causé la destruction totale ou le vandalisme de 89 églises au Canada, suite aux propos haineux de Trudeau et ses médias de la honte.

²⁴ <https://150.statcan.gc.ca/n1/pub/99-011-x/99-011-x2019001-fra.htm>

²⁵ G. Sioui ne semble pas au courant que de puissantes forces occultes livrent un combat sans merci au catholicisme depuis le 31 octobre 1517, le 24 juin 1717, juillet 1789 et, au Québec, depuis le 13 mai 1964 (date de la création d'un ministère dit de l'Éducation).

catastrophe écologique en dénonçant ces politiques « *qui prônent, pour répondre au désir de survivre des “sous-cultures” ou des “minorités ethniques”, la commisération – sous forme d’une somme d’argent toujours symbolique – ou pis encore, la menace, le châtement, la suppression ?* » (p. 5)²⁶.

D’ailleurs, les communautés amérindiennes se plaignent de l’étrange intrusion des gouvernements dans leurs affaires religieuses et sociales (surtout depuis 2007, dans le cas du Québec). Ainsi, la plus néfaste de ces idéologies est la croyance en la supériorité de la culture européenne introduite surtout à partir des années 1870.

Elle a servi de fondement au droit d'appropriation universelle des Blancs, lentement – après le drame de 1859²⁷ – par cette idéologie suprémaciste qui germait dans les esprits depuis les Hutton, Lyell, Playfair, etc. Le nom « scientifique » de cette idéologie est devenu aujourd’hui la *théorie de l’évolutionnisme social*, dont l’ancêtre, qui n’était pas expressément nommé, imposait comme « vérité », que les peuples nantis *de la technologie la plus « avancée » et de la « capacité d’écrire » sont à l’avant-garde du processus de l’évolution et qu’ils ont donc le droit, inhérent à leur culture – et même la responsabilité – de procéder au développement des « moins avancés »*. Découlant de sa croyance en la religion du *Cercle sacré*, le Huron-Wendat G. Sioui va plus loin en nous offrant une critique de notre monde matérialiste et de la philosophie rationaliste érigée sur l’Europe des Lumières, contestant non seulement l’idée que ceux qui ont inventé la roue seraient supérieurs à ceux qui ne l’ont pas inventée, mais également tous les impérialismes qui nous caractérisent²⁸. Face à

²⁶ ... par les ministères invasifs et ségrégationnistes, dont il appert maintenant que les buts, en apparence « tranquilles », masquent une néocolonisation subtile, empreinte, celle-là, d’une immense méchanceté...

²⁷ Ndlr. Le lancement par Ch. DARWIN d’un livre dont le titre complet cautionne le programme colonial britannique : ***De l’Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle***. ou *La préservation des races favorisées dans la lutte pour la survie*, Londres, J. Murray, 1859 (souligné par nous).

²⁸ Un exemple de modernisme-impérialisme : «... *le primitif est aussi amené à se constituer une cosmogonie où se reflètent son ignorance, son particularisme racique et la grossièreté de son imagination. Même plus tard, quand les Européens tenteront de lui inculquer des notions plus*

notre orgueil occidental, je crois que cette correction fraternelle amérindienne se doit d'être entendue ! Et il semble qu'elle ne date pas d'hier : « **Quand ils auront coupé le dernier arbre, pollué le dernier ruisseau, pêché le dernier poisson, alors ils s'apercevront que l'argent ne se mange pas** » (selon Sitting Bull ou un chef Seattle). En effet, la déforestation est le plus grand mal environnemental actuel, tout en sachant que le CO₂ est le grand accélérateur de la pousse et de la santé des végétaux.

Ici, la bombe des mensonges de notre superstition matérialiste nous explose au visage, car ce que l'ouvrage de G. Sioui – qui est avant tout de nature philosophique – veut démontrer, c'est « ... **comment la théorie de l'évolution peut nuire à ceux qui y croient – et par conséquent, à ceux qui en sont les victimes – dans leur communication avec les gens d'autres cultures** » (p. 4). Sioui n'hésite donc pas un seul instant à parler du « *mythe de l'évolution* » (p. 2), dont ont été victimes les peuples Natifs, absolument contraire à leur foi profonde²⁹. Il ajoute (p. 134) : « *Le mythe de l'évolution n'est qu'une somme de théories fondées sur des artifices et des illusions. Nous possédons aujourd'hui suffisamment d'éléments de vrai savoir pour dire que la théorie de l'évolution comporte de grands dangers pour la conscience et l'esprit humain [...] Nous savons aujourd'hui que ces théories ont trompé la raison humaine [...].* » Ainsi, l'apparition du Dominion (britannique) en 1867 pour les quatre provinces du Canada était une suite « logique » à l'introduction du darwinisme comme pilier idéologique suprême anglo-saxon, lui qui a élevé Darwin au rang de déité et l'a enterré à Westminster (à la joie – il faut le dire – de la théosophe Helena P. Blavatsky). De la même manière, Sioui pourfend l'idéologie qui vise à souder *l'évolutionnisme culturel et la croyance que toutes les formes d'élaboration sociale, intellectuelle et morale sont tributaires du changement technologique*. Il ajoute avec raison que « *les Européens ont jadis*

philosophiques sur l'origine des choses, le primitif refusera longtemps de croire à ces explications... » (Aristide Beaugrand-Champagne, 1941, p. 196) :

<https://www.erudit.org/fr/revues/cdd/1941-n6-cdd06195/1079384ar/>

²⁹ Et la stérilisation forcée par les gouvernements, maintenant eugénistes : <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1780307/sterilisations-autochtones-marc-miller-stanley-vollant-michele-audette?fromApp=appInfoIos&partageApp=appInfoIOS&accèsVia=partage>

possédé des dons spirituels qu'ils ont perdus à mesure que s'est développée leur technologie ».

Pour ma part, la technologie moderne est bel et bien notre Talon d'Achille. C'est ainsi que le concept de supériorité raciale, dit « scientifique » lorsqu'il fut introduit, renforça la pensée suprémaciste occidentale et cloua ainsi le cercueil des bonnes relations entre nous et les premiers Natifs. D'ailleurs, tous les peuples du monde entier n'ont-ils pas eu à souffrir de cette idéologie qui a engendré les mortifères communisme et nazisme « à l'image de l'orgueil de Lucifer »³⁰ et la « théorie » (darwinienne) de la race supérieure ? Ajoutons que l'autarcie des Natifs n'était pas la bienvenue dans une nation nouvellement fondée par des puissants, dont le but désormais manifeste est justement de stopper toute autarcie des gens par une étatisation de plus en plus féroce et incurable.

Conclusion

Les faits montrent que les Amérindiens ont volontiers adopté la Révélation de Jésus Christ, qui a apporté un grand baume dans leur vie remplie de souffrances et d'angoisses. Ce n'est que plus tard, par l'imposition du matérialisme et son intrinsèque sadisme, non seulement avec le gourdin économique, mais avec le bâton psychologique qui consiste à faire passer ceux qui n'y adhèrent pas pour arriérés ou fous, que les Amérindiens ont à la fois développé une méfiance systémique envers nous et, conséquemment, développé des pathologies diverses. Car, il faut le savoir, pour ces peuples, la folie est synonyme de grande malédiction, voire de possession par des esprits mauvais.

Catégoriquement, ces peuples avaient une intelligence sociale supérieure à la nôtre ; leurs intelligences étaient simplement ailleurs que dans les mathématiques et la « science », techno ou théorique. Elles étaient surtout dans une structure sociale et religieuse (le sacré, principalement la croyance au Créateur, en la vie dans l'au-delà et son lien permanent avec les défunts) bien supérieure à celle de ces quelques colons adorateurs de Mammon

³⁰ Clin d'œil au grand pape Pie XII qui, en mars 1935, prononça de fortes paroles contre l'idéologie aryenne.

(dont certains se disaient chrétiens)³¹ qui ont subséquemment envahi un terrain qui avait été bien ensemencé par les vrais missionnaires. Si on peut reprocher une seule erreur aux missionnaires qui ont donné leur vie pour ces premiers peuples, c'est celle de ne pas les avoir bien prévenus de l'avertissement prophétique et solennel de Jésus-Christ au sujet des « loups infiltrés dans la bergerie » et autres antichrists qui allaient travestir l'Histoire et les trois grandes Vertus. C'est pourquoi, en cette époque cruciale (XVI^e siècle), le Dieu de tendresse a suscité les grands saints François de la Sales, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix.

Inévitablement, la « théorie » évolutionniste de 1859 ne pouvait que mener à la cassure de 1876, qui allait modeler toutes les lois subséquentes en lien avec les peuples dits « primitifs », ainsi condamnés à disparaître sous les coups de l'idéologie *des races favorisées pour la survie*. Puis, un rejeton du darwinisme surgit du gouffre : l'eugénisme. Ainsi, entre autres, le fait que les Amérindiens cherchaient à vivre de manière « sauvage », c'est-à-dire naturelle, fut interprété par nos savants comme une preuve d'arriérisme. Par la suite, l'introduction de la psychanalyse par Freud (c'est une pseudo-science) a augmenté les persécutions contre certains individus lucides de ces peuples, au point de les faire considérer comme aliénés³²... Est-il en effet possible de faire un mal plus grand aux humains que celui de couper le lien sacré qui les unit à leur Créateur ? Peut-il exister un caniveau plus dégoûtant que celui-là ? Je m'évertue, je cherche, depuis 36 ans, un mal plus grand dans l'Histoire moderne que cette « théorie de l'évolution » et ses rejetons (eugénisme, psychiatrie réductionniste systémique, sociobiologie, désacralisation de la vie³³, OGM, puis le terrible transhumanisme actuel. Et je ne le trouve pas ! Le cas des Natifs du Canada en donne une parfaite illustration.

³¹ ... qui les gavaient d'alcool. Mgr François de Laval avait d'ailleurs frappé d'excommunication ceux qui vendaient de l'alcool aux Natifs. Le grand tremblement de terre du 5 février 1663 fut un avertissement du Ciel.

³² Le film, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, va aussi dans ce sens...

³³ Cf. « Du génome à l'eugénisme », *Science & Vie*, n° 902, p. 37.

SOCIÉTÉ

« Il a plu à Dieu qu'on ne pût faire aucun bien aux hommes
qu'en les aimant » (P. Léon Le Prévost).

Esprit de géométrie, esprit de finesse, politique

Philippe Lauria

Présentation : Qui ne connaît la distinction pascalienne entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse ? Le présent article en élargit l'application à nos sociétés complexes où le pouvoir s'exerce au travers de catégories sociologiques plus encore qu'à travers les qualités individuelles. Il sera donc question de pédagogie, pour la sélection des élites, et de répartition collective des tâches professionnelles. Car si le système technocratique recrute des cadres « géomètres », la haute politique doit demeurer l'apanage des « fins ».

Quand le matérialisme sévit, la magie se lève.
Huysmans, *Là-bas*

Qui ne connaît – ou ne croit connaître – la fameuse distinction pascalienne entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse si souvent citée ?

Ici, la rigueur des déductions à partir de définitions et de règles univoques, et un cheminement inflexible ; là, l'esprit délié du littéraire, du dialecticien, de l'artiste, qui embrassent une foule de choses « d'un seul regard » et saisit les fines nuances dans leurs multiples relations. Ce sont les qualités.

Ici, la rigidité et l'étroitesse d'un cerveau qui ne voit pas « les nuances infinies du monde moral » (Ch. Lahr s.j., in *Manuel de Philosophie*, Éd. Beauchesne, 1924) ; là, une légèreté qui en reste aux approximations ou à la surface, une tête « impropre aux spéculations de la science » (*idem*). Ce sont les défauts de ces mêmes qualités.

Ces « tournures d'esprit » sont-elles innées ou acquises, conséquences de l'éducation et de l'enseignement ?

La question a été controversée et la distinction niée par des géomètres ou par de fins esprits. Toutefois, nous sommes avertis quant aux limites de leur objectivité respective et il est peu

douteux que cette différence si souvent aperçue n'ait des racines profondes : « *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre* » était déjà gravé au fronton de l'Académie de Platon.

A-t-elle des causes physiques : cerveau droit, cerveau gauche, dont parle la neurologie, ou autres dispositions de nerfs – un bon café peut aider à résoudre un problème de maths... ? Des

raisons

socio-

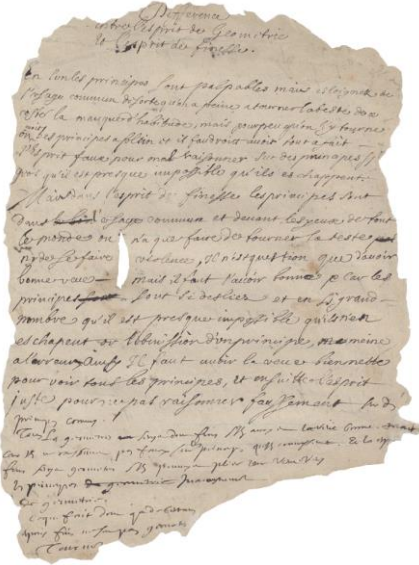
psychologiques :

habitudes nées de l'éducation ou de l'instruction qui font naître le désir d'imiter et impriment durablement les préférences ?

Ou

encore

métapsychologiques et spirituelles : dons de Dieu ? Ces facteurs se combinent vraisemblablement avec autant de variations et de degrés qu'il y a d'êtres humains.



**Extrait du manuscrit des *Pensées*
sur l'esprit de géométrie et l'esprit
de finesse**

Mais laissons la question aux psycho-physiciens pour nous demander si ce problème n'a pas son volet politique. Dans l'un de ses livres Augustin Cochin écrit :

« La force colossale du régime qui triomphera en 1793, n'est autre que la force d'inertie canalisée par la machination des sociétés occultes. Les adeptes le sentent plus ou moins obscurément. Ce n'est pas qu'ils comprennent ; ils sont les derniers à comprendre, car l'entrée de la Machine leur ôte cet "esprit de finesse", ce sens du réel qui corrige l'esprit de

géométrie chez le commun des hommes et les éloigne des grosses bêtises, toutes d'ordre logique¹. »

Ce que dit Cochin, c'est que la « machine révolutionnaire » tend à supprimer l'esprit « fin », car il est mieux à même de juger de la valeur et des finalités d'une société au-delà des apparences de bon fonctionnement ou d'efficacité pratique. Il laisse également entendre que la « Machine » requiert plutôt des « esprits géomètres » dont la rigueur logique est très utile à la progression dissolvante de la subversion :

« La machine a besoin de beaucoup de zèle et d'intelligence, de « vertus » et de « talents », comme disaient les orateurs de 1789. Plus les rouages sont forts et précis et plus elle est puissante². »

Fort bien, mais qui pilote la machine, qui a besoin de ce zèle et de cette intelligence géométrique ?

Nous n'allons pas entreprendre ici une fresque, pas même une ébauche, pour étayer ces propos et tenter d'y répondre, simplement observer que cette polarité intellectuelle, bien réelle, s'est changée en fossé artificiellement creusé par la logique technocratique des sociétés modernes. Cela sur les plans pédagogique (I), social et professionnel (II), avec un effet de sidération qui fait croire aux « géomètres » qu'ils gouvernent quand ce sont des « fins » qui les pilotent gentiment (III). Survolons le « paradoxe », *c'est-à-dire*, d'après l'étymologie grecque : *παράδοξος paradoxos*, « contraire à l'opinion commune, merveilleux ».

Le problème pédagogique

On niera peut-être la fameuse différence des « esprits », merveilleusement décrite en deux pages admirables des *Pensées*, on niera plus difficilement le fait de l'échec scolaire en mathématiques, observé depuis longtemps en France, et renforcé à ce qu'il semble depuis l'introduction des « maths modernes » après 1950.

¹ A. COCHIN, *La Révolution et la libre pensée*, Paris, Éd. Beauchesne, 1924, p. 83-84.

² *Ibid.*, p. 190.

Plus récemment, le rapport PISA (*Programme international de suivi des acquis*, mis en place par l'OCDE³) classe la France entre le 15^e et le 26^e rang pour l'enseignement des mathématiques, alors que sa tradition de grandes écoles scientifiques est réputée et que ses mathématiciens sont renommés dans le monde.

Ceci (l'élitisme) explique peut-être cela, mais cette concomitance renvoie aussi à une pédagogie et à un système scolaire qu'on a tout lieu de croire désastreux, comme le prouve à lui seul le nombre d'ouvrages intitulés *Comprendre les mathématiques* et divers livres – un des plus connus étant celui de Stella Baruk, *Échec et Maths*, Éd. du Seuil, 1977 –, montrant que les difficultés des élèves sont moins dues à la malchance de ceux qui seraient nés sans la « bosse des maths » (l'esprit de géométrie ?) ou à leur bêtise native, qu'à la manière dont on enseigne, le plus souvent sans évoquer la raison de la création ou l'intérêt pratique des formules, le tout dans une langue hermétique où les mots conservent ou perdent leur sens usuel suivant les cas. Exemples : les termes « continuité », « infini », « tangente » ont plusieurs sens, en mathématiques même, auxquels se mêlent le sens usuel et le sens philosophique d'où ils proviennent ; autant de significations qui se recouvrent sans qu'on n'en pipe mot...

C'est que la pédagogie est une science délicate et que les enseignants, écrit Pascal, ne sont souvent que « des géomètres qui ne sont que géomètres [...], qui ne voient pas ce qui est devant eux » et sont « insupportables », quand ils veulent appliquer la méthode géométrique aux choses de finesse. En voilà assez pour rebuter surtout les « cœurs » qui ne se contentent pas d'appliquer « l'art pour l'art », mais veulent comprendre les raisons d'un procédé. À bon droit, puisqu'un concept rigoureusement défini, en mathématiques comme ailleurs, est le début de la science.

Il faut bien le dire, l'obscurité des mathématiques, c'est le plus souvent l'obscurité du discours de ceux qui les enseignent – pour être juste, n'oublions pas dans l'addition ce qu'y apporte la paresse des élèves... Il est vrai que les professeurs sont eux-mêmes formés ou déformés par cette polarité devenue institutionnelle, présumée intangible par les conformistes et les pédants du « pont-aux-ânes » étalant leurs formules magiques, ceux qui – après avoir

³ https://www.oecd.org/pisa/publications/PISA2018_CN_FRA_FRE.pdf.

compris – tirent le « pont » et laissent bravement les « ânes » sur l'autre rive ; la métaphore, qui remonte au XVI^e siècle, a servi pour désigner le théorème d'Euclide, mais aussi ceux de Pythagore et de Thalès.

Les « ânes » ne sont pas forcément ceux que l'on croit car, pour le dire avec Cochin, c'est le propre du régime démocratique de refouler ceux qui réfléchissent pour auréoler les bons utilisateurs de recettes pratiques, d'algorithmes (ce que sont déjà les opérations de l'arithmétique), et guère même les « bons en calcul » désormais remplacés par les ordinateurs.

Ainsi, le « système », comme on dit, fabrique des enseignants « brillants », inaptes à enseigner les mathématiques, si ce n'est à ceux qui leur ressemblent – « les géomètres qui ne sont que géomètres » –, les moins brillants ou les plus fins étant souvent bien meilleurs pédagogues, concepts et littérature obligent. CQFD.

Le clivage n'est donc qu'en partie dû à la réforme dite des « mathématiques modernes » – elle tente de se déployer de 1960 à 1973 et sera abandonnée après 1980 – par laquelle on a prétendu rendre cet enseignement plus ludique : fini Euclide où les vieux problèmes de baignoire qui se vident ou les hauteurs de maison de la trigonométrie. En fait, le clivage est plus ancien, plus social et institutionnel.

S'il est vrai que les élèves ne se sont jamais autant ennuyés depuis qu'on a voulu leur vendre les mathématiques comme un « jeu », le problème paraît davantage tenir de l'idéologie d'une fausse démocratisation, qui a pratiqué le gavage scolaire à grande échelle à des fins illusoire de bachotage pour des masses d'élèves non préparés par des professeurs qui ne le sont guère plus, en particulier en mathématiques, discipline qui exige d'eux un bagage très complet ; à commencer par la langue, des connaissances historiques et une bonne dose de psychologie en sus des techniques opératoires.

Le clivage social et professionnel

Ce système clivé et cette conception sotte consistant à croire que l'intelligence se réduit au calcul ou à la « pensée vélocité » de la connectivité neuronale – alors qu'elle se manifeste plutôt dans la « pensée lente » (H. Bergson), *slow thinking* disent

les Anglais, ou plus justement dans l'intuition intellectuelle des scolastiques⁴ –, ont la vie dure.

La raison tient, certes, à la nature humaine toujours encline à préférer la matière à l'esprit ; elle procède aussi des conditions sociales et professionnelles qui la renforcent par un effet « retour » typique des processus sociaux.

La segmentation et la sous-segmentation des professions et des disciplines, dues à la division sociale du travail, créent un besoin de « géomètres » un peu partout, jusque dans les sciences humaines et les Lettres où l'on dissèque et analyse, tout en ignorant ce que font les confrères, là où le regard ample et la synthèse sont nécessaires et féconds.

Les professions intellectuelles en perdent parfois l'intellection de tout ou partie de leur domaine : des milliers de petits Descartes « dans leur département » (suivant la formule de Leibniz) se lèvent pour faire table rase du passé et réinventer la science – et « l'eau chaude » par la même occasion ! –, à l'instar de ce qui s'est passé en philosophie.

Toutes les sciences sont touchées, mais le métier d'économiste, qui requiert idéalement les deux formes d'esprits pascaliennes, a, je crois, la palme de la cacophonie — disons même « cacaphonie » –, conformément à son objet tout à la fois hautement politique et quantitatif : quel est le juste prix, le juste salaire ?, sont à la fois des questions de justice sociale et de mesures chiffrées.

Sont enracinés, ici, les préjugés sur la primauté des mathématiques, ou leur inutilité, et le débat sur ce faux problème, récurrent. Aussi a-t-il fallu qu'un Nobel d'économie, esprit géomètre faisant autorité dans cette discipline, ait déclaré que les mathématiques peuvent n'être qu'une vaniteuse boursouflure en science économique, exercice dans lequel le courant libéral s'est spécialement illustré en « épataant le bourgeois » par son économie mathématique : école néoclassique entre autres.

⁴ En 2002 le psychologue israélo-américain D. Kahneman reçut le Nobel d'économie pour ses études sur les notions de « pensée rapide » (intuition) et « pensée lente » (analyse rationnelle). Outre le fait qu'il inverse en partie les vues classiques – le lent et le rapide pouvant se retrouver dans les deux « esprits » –, on a tout lieu de croire que cette approche voile le vrai sujet et qu'elle est en ce sens subversive.

Hélas, ce même Maurice Allais (X, médaille d'or du CNRS en physique) – qui fut longtemps considéré comme un libéral avant de porter de sévères coups à cette école quant au commerce international – s'était un peu fourvoyé en niant⁵ qu'il y ait des fins et des géomètres, arguant que l'intelligence est une, et imputant l'écart et la faute à l'enseignement.

Que l'intelligence soit « une » n'implique pas qu'elle ne puisse être exigüe ou mal « tournée », ou encore matérielle et trop fascinée par l'utile et le pratique, ce que là aussi les scolastiques savaient. M. Allais nous paraît donner une preuve *a contrario* et *in persona* de l'intuition de Pascal, intuition peut-être trop fine pour notre époque ?

Il faut dire à sa décharge qu'entretemps Descartes est passé par là – par la civilisation, je veux dire –, et qu'en bon esprit sûr de lui, il a foulé avec ses sabots de géomètre quelques vérités philosophiques qui ne pouvaient pas exister, évidemment, puisqu'il ne les voyait pas : fini le triptyque de l'intuition intellectuelle, de la raison et de l'estimative, finis les profondeurs ou les recoins de l'âme, ne reste plus que ce bon gros « *cogito* », supposé tout clair et transparent, qui nous a valu dans la suite cette bonne « cogitative », si efficace pour fabriquer des machines, des robots, et si stupide lorsqu'elle se pique de finesse en voulant légiférer pour tous et sur tout.

Combien de générations sacrifiées sur l'autel des mathématiques ? Combien de professionnels des sciences qui enfonce des portes ouvertes dans leur domaine, nous ne saurions au juste le dire... Mais le fait est là, et l'hallucination sociopolitique s'engouffre dans son sillage.

Sidération et pilotage

Ce qui précède est, je crois, intelligible et l'on doit à Maurras d'avoir en partie expliqué que le problème social est éminemment un problème intellectuel⁶.

⁵ Cf. M. ALLAIS, « Economics as a science », *Cahiers Vilfredo Pareto*, n°16-17, 1968.

⁶ Dans *L'Avenir de l'intelligence* (Paris, Éd. A. Fontemoing, 1905),, qui reste toutefois tributaire de son positivisme et ne remonte pas aux catégories scolastiques que la distinction, faite par celui qu'il appelait le « funeste Pascal », permet justement de retrouver.

Ce qui l'est moins, tant « ils ne voient pas ce qui est devant eux », diraient Pascal et Cochin, c'est de concevoir que cette schizoïdie sociale puisse servir des intérêts très hauts (ou très bas) placés.

Pour l'appréhender, il faut réaliser que depuis Descartes les modernes ont tendance à ramener l'intelligence à la raison qui ratiocine, voire à ce que les scolastiques appelaient « la cogitative » : cette capacité que nous avons en commun avec les animaux, dans leur cas nommée « estimative ». Celle-ci est l'aptitude à associer les réalités sensibles (une brebis sait ce qu'est un loup, au point de vue « général »...), à les relier, en sciences naturelles comme en géométrie. C'est vrai aussi des sciences humaines quand prédominent les analogies sensibles et l'expérience empirique.

C'est en somme de l'habileté plus que de l'intellection, habileté qui fait impression par ses résultats techniques ou ses jongleries verbales.

L'intelligence, pour les scolastiques, est au contraire une faculté spirituelle qui requiert une attention spéciale de l'âme, une capacité à saisir les réalités invisibles, à commencer par les « universaux », les concepts dans les divers degrés de l'abstraction ; soit, d'après l'ordre hiérarchique croissant d'Aristote, sciences naturelles positives, mathématiques, métaphysique.

Cette ignorance, dissimulée sous les « miracles » et mirages du savoir techniciste, a produit ces cohortes de savants qui ne tiennent pour vrai que « ce qui marche », « fonctionne ». La science « c'est ce qui obtient des résultats », c'est la définition – empruntée aux Popper et autres Kuhn – que nous lisons sous les plumes d'Alain Cotta et de Coralie Calvet dans les *Quatre piliers de la science économique* (Paris, Fayard, 2005), et l'on se demande si c'est sérieux ! Sous l'effet de la sidération positiviste, ils ont allègrement passé par-dessus bord l'argument décisif exposé il y a 2 400 ans par Platon et Aristote, à savoir que la science ce n'est pas « l'utile », autrement un bon cambrioleur devrait être dit un grand savant. Avec le siècle, marqué de positivisme et de technocratie, ils réduisent l'intellect à la raison rationaliste, sinon à cette « cogitative » dont le prestige gratifie les jeunes gens appelés à « diriger » la société à la façon de Saint-Simon.

Qui pilote finalement ? Cochin ne l'a pas dit expressément, mais ses écrits laissent assez entendre qu'il s'agit des fins, mais de fins d'une espèce singulière.

En effet, cette élite, fine ou géomètre, dans tous les cas imprégnée de la dichotomie abusive et institutionnalisée que nous dénonçons, fait d'abord songer que la société technocratique a placé ses ingénieurs cartésiens, ou ses énarques à tête carrée, tout au sommet. Une attention plus poussée montre qu'en réalité ceux-ci ne sont – sauf si, dans la foulée, ils deviennent hauts-initiés – que des acolytes, sous la coupe de « banquiers-philosophes » ou de « religieux », esprits fins dévoyés (Dieu ne retire pas ses dons, dit l'Écriture), discrets distributeurs des rôles. Eux savent la dialectique et l'art des marionnettes, recrutent ou lancent la chasse aux brillants cerveaux, bons élèves saint-simoniens sortis de l'X ou de l'ISP (Institut de service public, feue ENA), auxquels ils font miroiter, pour prix de leurs bons et loyaux services, les lanières d'un pouvoir que ces saint-simoniens brillants imaginent de premier plan. C'est ainsi que nous avons eu les Pompidou (agrégé de lettres, un « fin », qui a fait liquider le pouvoir d'émission de la Banque de France, en 1973), et les Giscard, un brillant polytechnicien, qui nous a gratifié de l'immigration de « remplacement » et qui s'exprima en anglais, devant le peuple français, au lendemain de son élection présidentielle (en 1974)⁷ pour montrer à tous qu'il était un président moderne. « Ridicule ! », dirait Pascal.

*

*

*

⁷ <https://ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i12047476/valery-giscard-d-estaing-please-be-silent>.

BIBLE

« *Le ciel et la terre passeront ; mes paroles ne passeront pas* » (Mt 24, 35).

Linceul de Turin : sur les traces de la Résurrection

Dr Jean-Maurice Clercq

Résumé On a l'habitude d'observer les images présentes sur le Linceul de Turin comme des traces-témoins de la Passion de Jésus. Les conférences et les expositions détaillent toujours ce point de vue après avoir démontré l'authenticité de la relique par la conformité totale des blessures que l'on peut y observer avec les textes évangéliques sur la Passion de Notre Seigneur. Cependant les deux images (de face et de dos) contenues sur le Linceul se prêtent à une seconde lecture révélant des éléments mystérieux et des interrogations qui ne peuvent qu'évoquer la Résurrection. Cette seconde lecture permet de conclure que les images du Christ sur le Linceul de Turin, bien plus que celles des tortures de la Passion de Jésus sur un corps entre les mains de la mort, seraient plutôt celles de Jésus se relevant d'entre les morts, celles du Christ « entrant en Résurrection ». Pour cela, il convient d'examiner sous cet angle un certain nombre de détails dont les anomalies vont guider notre réflexion.

TÉMOIN DES SOUFFRANCES DE LA PASSION, LE LINCEUL DE TURIN EST AUSSI INTRODUCTION AU MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Le Linceul de Turin, par lui-même, est un linge éminemment énigmatique. Les deux images dont il est porteur interrogent notre intelligence et il convient de les décrypter. Tout le monde a déjà compris, depuis 1898 – date de la première photographie – que ces images étaient une inversion chromatique de couleur, une sorte de négatif photographique. Notion que comprennent les générations ayant utilisé des appareils photographiques contenant une pellicule négative, notion actuellement incompréhensible chez les jeunes qui ne connaissent que la photographie numérique et ses pixels. Les deux images du Linceul, une fois l'inversion de couleur opérée, montrent le corps d'un homme vu de face et de dos, portant des traces de tortures conformes aux récits évangéliques et permettant ainsi de confirmer son identification traditionnelle avec Jésus de Nazareth, « mort sous Ponce Pilate ».

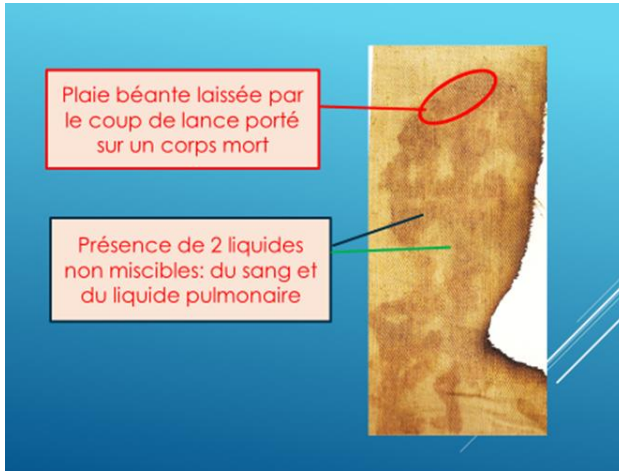
Le confirment : les études menées sur la toile (avec son type de tissage et de rouissage typique de la Palestine), la présence de fibres de coton caractéristiques de Mésopotamie, les pollens originaux ne se trouvant que près de la mer Morte et de la vallée du Jourdain au printemps, la présence d'éléments sanguins humains de groupe AB, la présence d'aragonite au niveau du nez, des genoux et des pieds (roche spécifique provenant des pierres calcaires des carrières de Jérusalem ayant servi pour la construction de la ville), les traces de la flagellation par un fouet romain et de la couronne d'épines, l'enclouage des mains et des pieds, ainsi que le côté du thorax perforé par un coup de lance romaine donné sur un corps sans vie. L'ensemble de toutes ces découvertes, que nous ne détaillerons pas dans cet article, présente des indices d'authenticité de la relique comme aucune pièce archéologique n'en possède.

Cependant, pour que l'on puisse envisager la « Résurrection », il faut qu'il y ait eu « mort », ce que certains contestent encore !

Pour rappel : la plaie du cœur, « signe » la mort effective et officielle de Jésus.

Le coup de lance, porté sur le côté droit entre la cinquième et sixième côte, a perforé le poumon droit avant d'atteindre l'oreillette droite du cœur. Celle-ci, juste après la mort, contenait encore du sang avec une certaine pression orthostatique, qui le fit gicler le long de la lance et le fit sortir avec le liquide pulmonaire incolore sans avoir eu le temps de se mélanger. Cette évacuation de sang *post mortem*, au contact de l'air, coagule très rapidement dans les secondes qui suivent. Tout cela se trouve parfaitement visible sur le Linceul. De plus, la plaie formée par le coup de lance, restée béante en gardant le souvenir du passage d'un fer de lance romaine, indique que **le coup a été porté sur un corps déjà mort.**

Devant cette double confirmation objective et observable *de visu*, nul ne peut donc contester la mort du Christ sur la croix, ni affirmer, sans déni ni hypocrisie mensongère, un évanouissement de Jésus, puis sa réanimation, tout aussi hypothétique, opérée par les disciples pour faire croire à une résurrection. Ce genre de théorie stupide se trouve encore véhiculé. Ce petit point préalable sur le sujet de la mort du Christ n'était peut-être pas inutile.



Plaie du côté

LES ANOMALIES SCIENTIFIQUES INEXPLIQUÉES DU LINCEUL

1. L'état admirable de conservation du sang, de la toile et des images

1-1. Le sang : ce qui frappe, lorsque l'on voit pour la première fois le Linceul à Turin lors d'une ostension, c'est la fraîcheur des traces sanglantes de la Passion, qui présentent l'apparence d'un saignement dans un état de fraîcheur remarquable un sang presque rosé, n'ayant pas encore atteint le stade où il devient marron foncé en séchant. Le Pr Lucotte avança que cela aurait pu être dû au taux élevé d'urée dans le sang de Jésus. Hypothèse qui demanderait à être confirmée par des expérimentations et que nous ne retenons pas en leur absence, car nous pensons que la chaleur de l'incendie de Chambéry aurait dû noircir ces traces ensanglantées.

1-2. La toile : pliée en 48 épaisseurs dans son reliquaire, la toile a subi un chauffage qui a pu monter, lors de l'incendie de Chambéry en 1532, jusqu'à 183°¹, température ambiante dans le

¹ La température de fusion de la soudure au plomb utilisée pour les vitraux est de 183°, tandis que celle du plomb est de 387°. Ce sont donc des gouttes

reliquaire, qui a pu durer un certain temps² lors de l'incendie de Chambéry en 1532. Cette cuisson aurait dû altérer la qualité des résidus sanguins ainsi que celle des images qui auraient dû se détériorer partiellement, voire s'effacer totalement, surtout si elles avaient une coloration d'origine végétale. La toile aurait dû aussi subir un lent processus de destruction des fils du tissage par cuisson, suivi d'une désagrégation au fil des années.

D'une manière générale, le lin traverse mal les siècles :

- aux Invalides, les drapeaux provenant des victoires napoléoniennes tombent en loques ;,
- un mouchoir de lin ensanglanté datant de 1832, sur lequel j'avais eu à faire des prélèvements³ dans le cadre de recherches au début des analyses génétiques – mouchoir pourtant conservé dans de bonnes conditions à des fins judiciaires, à l'abri de l'air, de la lumière et des manipulations –, se trouvait en état de loque, en début de décomposition, et le sang se présentait sous forme de taches noirâtres alors qu'il provenait d'un individu décédé des suites d'une agression et d'une fuite.
- les bandelettes des momies égyptiennes, imprégnées d'essence balsamique, pourtant conservées dans des conditions idéales, tombent aussi en loques entre les mains des archéologues.

1-3. L'image de la Sainte Face : lorsqu'on la regarde, on est frappé par la majesté paisible et la sérénité du visage, ce qui entre en contradiction avec celui d'un homme décédé suite à des sévices et des tortures de grande intensité, qui auraient dû y imprimer leurs stigmates.

L'excellent état des résidus sanguins, la conservation et la qualité des images et de la toile du Linceul, ainsi que la sérénité du visage sont considérés par de nombreux scientifiques comme un cas unique, non reproductible en sa totalité. Pour le chrétien, cela apparaît comme phénomène miraculeux après ses vingt siècles d'histoire mouvementée,

de soudure de plomb qui, tombant du reliquaire sur la toile, ont provoqué un début de combustion.

² Cette estimation est difficile. Les chanoines durent faire appel à un forgeron pour desceller les barreaux protégeant l'alcôve derrière l'autel dans laquelle le reliquaire du Linceul avait été placé.

³ C'était une recherche initiée par le professeur Jérôme Lejeune afin de déterminer si une analyse génétique était possible sur du sang ancien avec les techniques de l'époque, pour l'appliquer au sang présent sur le Linceul.

pouvant donc être attribué au fait historique de la Résurrection de Notre Seigneur.

2. La présence et la persistance de deux images (faciale et dorsale) sur le Linceul est inexplicable

2-1. Les images sont le fruit d'une inversion chromatique, en quelque sorte un « négatif photographique ».

(la photographie en noir et blanc
a été inventée il y a 180 ans)

image en négatif



image en positif



2-2. L'origine de la pigmentation des images.

Malgré de nombreuses recherches, aucune cause naturelle à l'origine de l'image n'a pu être mise en évidence. L'absence de colorants, de pigments, de produits chimiques, d'une interaction de la toile avec la sueur, d'éventuelles plantes aromatiques ou d'onguents qui auraient pu être appliqués sur le corps ou sur le lin, l'absence de distribution directionnelle (coup de pinceau) et de modification colorimétrique (uniformité de la couleur modifiée) **excluent formellement toute intervention humaine ou naturelle**. Il y a, sur ce sujet, un consensus général des spécialistes.

3. La particularité des images est incompréhensible

3-1. Le rendu de l'image

Les images sont superficielles (quelques microns); elles ne traversent ni la toile ni les traces de sang. On sait actuellement qu'au niveau des images, les fibrilles superficielles des fils de lin de la toile ont subi une modification de couleur unique très

sélective sur certaines parties de la longueur de ces fibrilles superficielles. Cela est dû à une modification chimique de la cellulose du lin, une oxydation acide avec déshydratation, proche d'un phénomène d'oxydo-réduction/racémisation, dont on ignore totalement la cause. Seules les fibrilles superficielles sont affectées, sur quelques microns d'épaisseur, en présentant une sorte de racornissement. La perception des images n'est réalisée que par leur concentration sélective – comme en typographie sur les photos des journaux en noir et blanc, dont les nuances de grisé se font par la concentration de points noirs ou blancs.



3-2. Les caractéristiques chromatiques des images

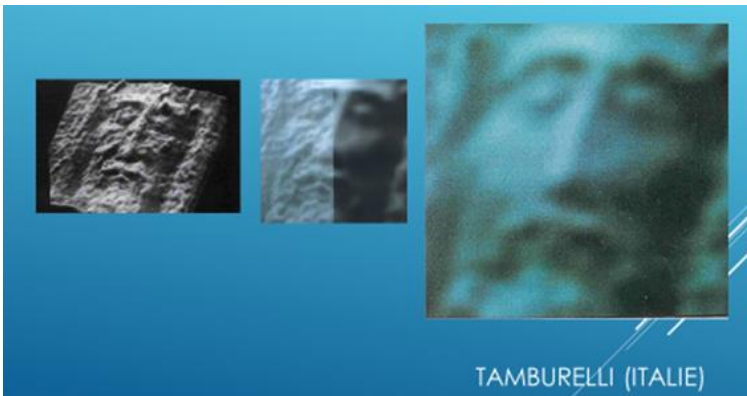
- L'apparence d'un négatif photographique

Comme nous venons de le voir, les deux images du corps présentent les propriétés voisines d'un négatif photographique avec son inversion chromatique. C'est cette inversion chromatique utilisée en photographie qui avait permis de découvrir cette propriété des images en 1898, lors du premier cliché photographique du Linceul.



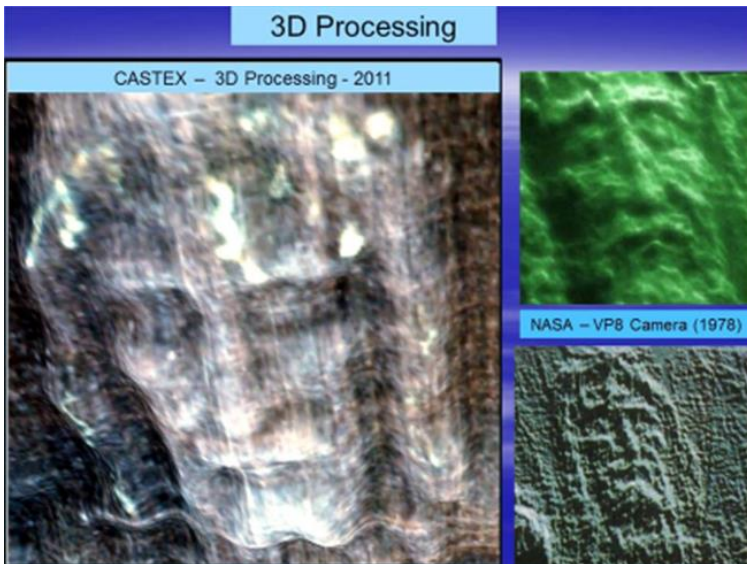
- L'apparence de la tridimensionnalité

Le Français Paul Gastineau la découvrit en 1973 grâce à une machine de son invention qui, à partir d'une photographie de la Sainte Face, la reproduisait en relief par gravure. Il montrait ainsi un rapport de profondeur sur les images selon les différences de densité colorimétrique. Par la suite, les traitements d'images du Linceul par informatique, à partir de 1978, confirmeront cette découverte (John Jackson, Tamburelli, Thierry Castex).



Faisons remarquer qu'un appareil photographique ordinaire est incapable de prendre des photos tridimensionnelles. Au début de la conquête spatiale, les appareils photographiques à pellicule chromatique inversée (négatif couleur) permettant de prendre des photos en relief des planètes, à partir de satellites, requéraient les conditions suivantes :

- l'appareil doit être à grande distance de l'objet visé ;
 - la source lumineuse elle-même devait être à l'infini et de l'appareil photographique et de l'objet éclairé et photographié.
- Conditions qui, appliquées au Linceul, sont irréalisables dans le Saint-Sépulcre.





(Source : cliché Thierry Castex, 2011)



*Reproduction artistique relativement exacte de la position du corps contenu
dans le Linceul
à partir des taches de sang et des images tridimensionnelles

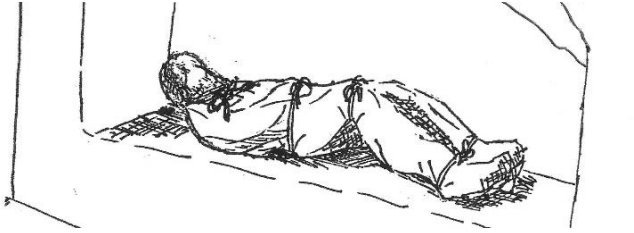
LES PROBLÈMES POSÉS PAR L'EXAMEN ATTENTIF DES IMAGES

À l'examen attentif des images du Linceul, apparaissent les anomalies suivantes :

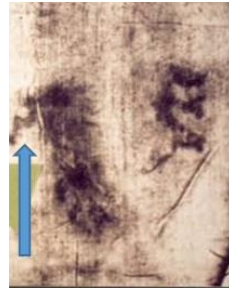
- l'absence d'images latérales du corps ;
- la non-superposition anatomique exacte des images avec la carte sanguine ;
- l'absence de déformation des images, alors que la toile a enrobé le corps entier ;
- un corps mystérieusement disparu sans laisser de traces sur la toile (sans putréfaction ni étirements ou arrachements des fils collés au corps);
- une position spatiale verticale et en apesanteur du corps à l'intérieur du Linceul !

1- Absence d'image des côtés du corps

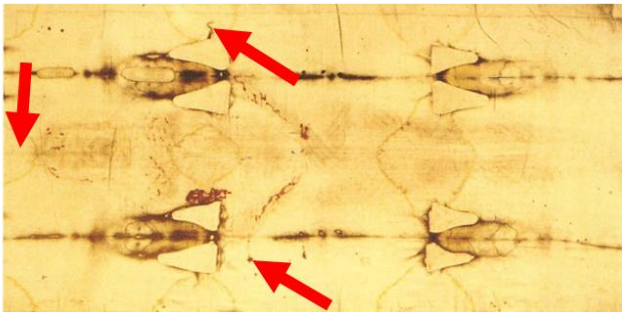
La toile enrobait le corps par enroulement, c'est-à-dire qu'elle était en contact avec toute la surface corporelle, aussi bien au sommet de la tête que sur les côtés. Nous devrions donc avoir des images de tous les côtés du corps. Mais celles-ci sont **inexistantes**.



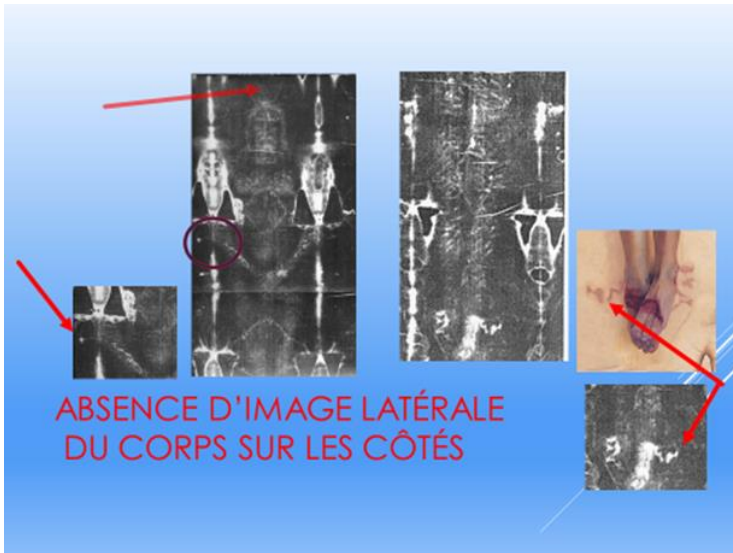
L'observation de l'écoulement sanguin sur le Linceul, au niveau du coude droit et du pied droit, confirme un étroit contact du linge enroulé sur tout le corps et l'absence d'images latérales à ce niveau.



Bien que la toile fût au contact du sommet de la tête, il y a une absence d'image entre le devant et l'arrière du corps. Donc se confirme une continuité **d'absence totale d'image latérale de tout le corps.**



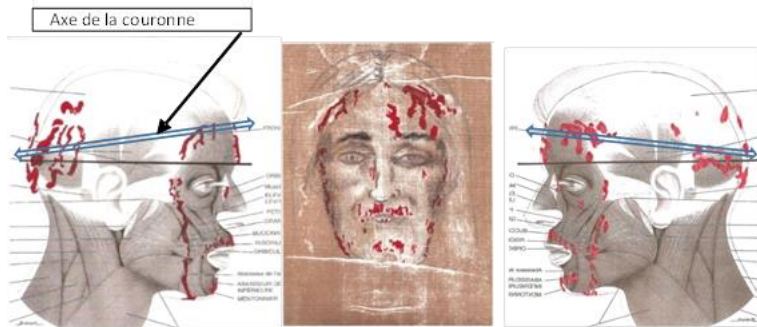
L'observation d'écoulements sanguins conformes aux lois de la pesanteur confirme leur formation lorsque **le corps était couché sur la dalle funéraire et que les taches de sang s'imprégnaient sur le lin par un contact étroit avec le corps.**



2. Non coïncidence des taches sur le Linceul avec l'anatomie du corps

La toile était bien au contact du visage qui est de forme arrondie, donc en enroulement.

Les écoulements sanguins (au niveau des cheveux sur l'image) se situent en réalité sur le corps au niveau des joues et du côté du visage.



Repositionnement géométrico-anatomique des taches de sang.

Le sang imprégna la toile qui était en enroulement. La toile une fois mise à plat, les taches de sang s'écartent de l'axe du visage et, en superposition avec l'image, donnant ainsi l'illusion de se trouver sur les cheveux.



La non coïncidence exacte de l'emplacement des taches de sang avec les images du Linceul indique qu'il y a en réalité deux cartes : l'une sanguine, l'autre présentant deux images en inversion chromatique avec codage tridimensionnel, cartes qui ont été réalisées en deux temps différents, comme nous allons le voir plus loin.

Nous constatons donc une **non-superposition exacte de la carte sanguine avec la carte anatomique**.

Il existe un consensus des spécialistes du Linceul sur ce sujet.

3. Absence de déformation sur les deux images

Une fois mise à plat, la toile ayant enrobé la face devrait montrer une image ayant subi une déformation dans le sens de la hauteur, mais surtout de la largeur : le visage devrait être grotesque, élargi ; ce qui n'est pas le cas car toutes les proportions harmonieuses s'y retrouvent exactement⁴.

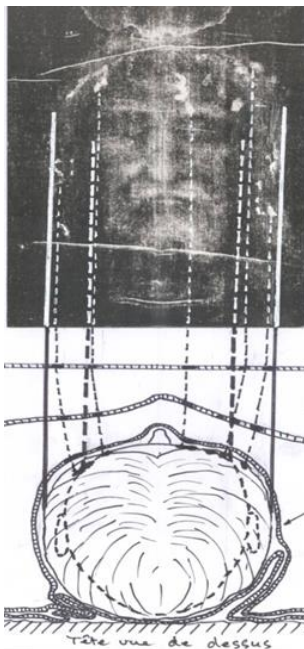
Des observations précédentes, il se déduit d'une manière contraignante que :

- Les taches de sang se sont produites au contact du corps martyrisé.
- Les deux images n'ayant subi aucune déformation (au contact du corps, elles devraient être bien plus larges que celles que nous voyons, en raison du nécessaire déroulé du linge), il s'en déduit que la toile était à plat, tendue comme un écran, au moment de la formation des deux images, afin de ne pas présenter de déformation. Les images apparaissent comme si elles avaient été « projetées orthogonalement et imprimées » sur la toile du Linceul **tendue, à plat, comme un écran, ce qui a permis de conserver au corps sa forme harmonieuse, grâce aussi à l'absence d'images latérales.**

⁴. Dr J.-M. CLERCQ, « Évaluation de la taille du Christ à partir de la Sainte Face du Linceul de Turin », *Le Cep* n° 68, juillet 2014.

Dr J.-M. CLERCQ, « Étude des plaies de la Sainte Face du Linceul de Turin », *Le Cep* n° 75, mai 2016.

Tous les sindonologues s'accordent sur ce sujet en parlant de « projection orthogonale de l'image du corps sur la toile », les deux pans de celle-ci étant tendus roidement, en dessus et en-dessous, en parallèle, à la manière de la reproduction suivante (les deux lignes ocre) :



À droite, la même image que ci-dessus, à gauche, mais déformée en tenant compte de l'enroulement de la toile autour du visage selon le schéma en bas à gauche.

Résumons donc ces conclusions importantes :

- **La formation des taches de sang s'est effectuée en premier, la toile étant au contact du corps, une fois celui-ci mis en son linceul dans le tombeau.**
- **Les images de types empreintes négatifs-photographiques se sont donc effectuées dans un deuxième temps, toile tendue bien à plat.**

Comment ces images ont-elles pu s'imprimer sur le tissu ? Quelle est la nature du rayonnement « cohérent » qui a été le support de la projection de l'image sur la toile ? De plus, les images, pour avoir un codage du relief et une absence d'images latérales, correspondent mathématiquement à une formule de premier contact du corps avec la toile, comme si le corps traversait la toile en se séparant en deux, le côté antérieur d'une part et le côté postérieur d'autre part, afin de donner deux images ! Autant d'énigmes qui ne sont pas près d'être résolues.

4. Un corps disparu mystérieusement

- **En ne laissant aucune trace d'étirement des fils sur les caillots sanguins.**

Là encore, aucune hypothèse n'a pu être apportée pour expliquer ce que l'on a pu constater sur les écoulements de sang, même sous un fort grossissement.

À la suite d'une blessure qui saigne, s'installe d'abord le stade de l'hémostase, destiné à arrêter le saignement et à permettre au clou plaquettaire de se former. La coagulation peut alors commencer, soit 3 à 6 minutes après le début d'une simple blessure. Dans le cas du Linceul, il y eut certainement une perturbation de l'hémostase liée à l'hématidrose (la sueur de sang de Gethsémani), à la transpiration liée aux différents sévices et à l'hyperthermie du corps du Sauveur (supérieur à 40°) peu avant de mourir sur la croix. Cela pour faire comprendre que le sang écoulé du corps de Jésus lors des premiers sévices (couronne d'épines) avait eu largement le temps de coaguler. Mais les écoulements sanguins *post-mortem* des plaies de la crucifixion, ainsi que le sang et les exsudations dont la coagulation n'était pas terminée lors de la mort de Jésus, avaient le temps de bien imprégner la toile du Linceul, même s'ils eurent des difficultés pour la traverser parce

qu'elle était neuve. Le caillot ne pouvant se former une fois la mort survenue, ne se produit plus alors que le séchage du sang et donc son durcissement.

Les écoulements de sang des blessures du corps de Jésus avant sa mort avaient coagulé, puisqu'il s'était écoulé plusieurs heures depuis le décès sur la croix à 15 h, ou ils avaient commencé leur coagulation avant de voir ce processus interrompu par la mort⁵. **Le sang que nous retrouvons sur la toile provient donc essentiellement des coulées *post-mortem*, des derniers écoulements *ante-mortem*, du ramollissement possible des derniers caillots** de sang sous l'effet de l'humidité de la grotte et des traces d'exsudations dues à la flagellation, qui ont duré jusqu'à la mort.

La séparation du corps d'avec la toile du Linceul aurait dû provoquer l'étirement des fibrilles et des fils au niveau des caillots avec des arrachements, comme on le constate en ôtant un pansement : les fils collent au caillot et s'étirent. Or, il n'en fut rien !

- sous un grossissement de 700 fois, nous pouvons vérifier que pas un seul fil, pas une seule fibrille n'ont été étirés ;
- la fibrine des caillots de sang sur la toile ne présente aucun arrachement.



⁵ C'est le cas pour la couronne d'épines, dont les traces sont visibles sur le Linceul et aussi sur le Suaire d'Oviedo : au moment de mourir, Jésus poussa un grand cri et pour cela il avait dû redresser la tête. De ce fait, la couronne d'épines heurta le bois de la croix ou du « *Titulum crucis* » (titre de la croix, écrit en trois langues), provoquant une nouvelle coulée de sang.

- **- En ne laissant aucune trace de décomposition.**

Le Linceul a contenu le corps mort de Jésus pendant environ 36 h et, compte tenu des nombreux sévices de la Passion et de la torture de la crucifixion, il aurait dû présenter les traces des premiers signes de putréfaction (surtout dans les zones de pression, car les chairs mortes se détachent du corps), et aussi des traces de décomposition ou de ramollissement des caillots.

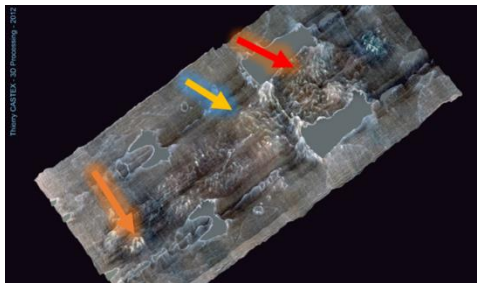
Il n'en est rien. L'examen médical en microscopie de la toile n'a rien donné. Tout cela suggère que le corps a disparu mystérieusement, n'abandonnant à la toile que ce qui était sorti de lui, en lien avec sa mort.

5- Quelle était la position spatiale du corps lors de la formation des images ?

C'est une question que l'on est maintenant en droit de se poser. Nous en trouverons la réponse à partir des curieuses particularités que nous allons découvrir sur les images.

A- La position debout.

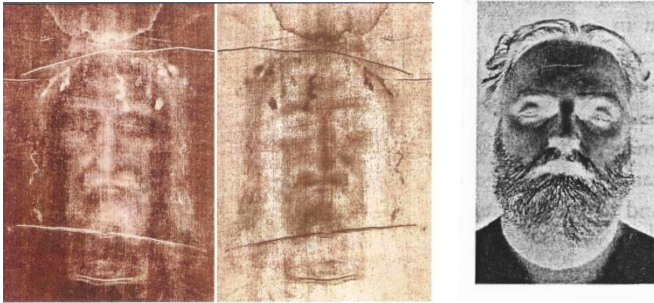
Lorsque nous examinons la Sainte Face, nous avons bien l'impression de regarder le visage d'un personnage debout, car ses longs cheveux tombent sur les côtés, et non en arrière comme s'il était en position couchée. Nous en trouvons confirmation sur l'image du côté arrière du corps : le massif fessier possède la rondeur anatomique naturelle d'un personnage debout. En position couchée sur la dalle funéraire, il présenterait un aplatissement qui serait bien visible. Il en est de même pour les omoplates qui ne présentent pas les aplatissements que nous devrions rencontrer en position couchée. Si nous examinons le pied droit, le talon devrait, lui aussi, montrer un petit aplatissement de forme ovale.



Une fois avalisée cette position verticale, surgit alors un nouveau problème, lui aussi de taille : la position tendue des pieds et l'angulation des jambes au niveau des genoux indiquent que le corps ne prenait pas appui sur le sol ou une quelconque surface. Nécessairement, il devait être en apesanteur et flotter !

B- La présence d'une lumière ?

Ici, je fais référence aux travaux et aux expérimentations de l'Américain Gilbert Lavoie. Des ombres se remarquent sur les images positives du Linceul. Qui dit ombre insinue « lumière » qui seule peut donner l'ombre. Les expérimentations de G. Lavoie montrent que les ombres du visage sont semblables à celles provoquées par une lumière provenant de dessus la tête.

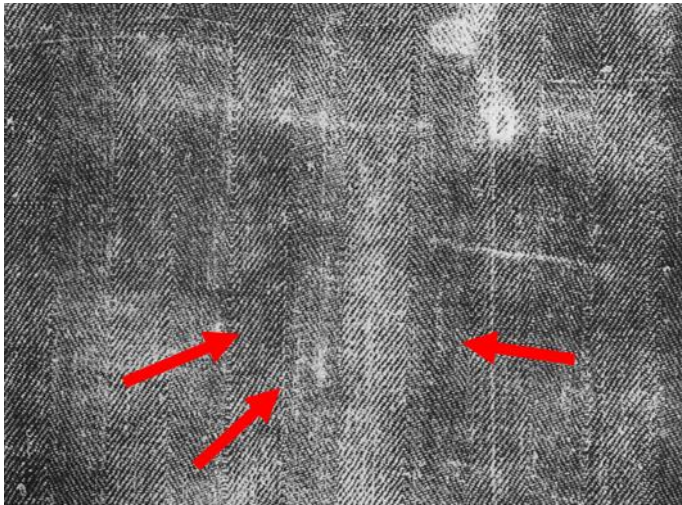


À droite : ombres (donc ici claires) sur l'image négative d'un homme éclairé par une lumière provenant d'en haut.

Mais cette proposition présente un problème pour le reste du corps dont une partie des ombres ne se trouve pas à la bonne place, avec la flexion des genoux, par exemple, ou celles de la tête penchée en avant de 25 degrés, comme si la source de lumière était multiple. Doit-on alors admettre l'hypothèse de plusieurs sources lumineuses ? Ou serait-ce le corps qui aurait émis une onde lumineuse d'origine inconnue et aux propriétés physiques également inconnues, ayant « imprimé-altéré-racorni » sélectivement les seules fibrilles superficielles du lin au contact du corps, car c'est bien la surface du Linceul qui est concernée par les images ? Précisons qu'aucune trace de roussi ou de carbonisation n'a été retrouvée sur le Linceul tant au niveau des

images que de la toile, en dehors des zones touchées par l'incendie de Chambéry, en 1532. Aucun scénario correspondant à une émission d'énergie, par isotopes ou autres éléments radioactifs (cf. les travaux du P. Rinaudo) ne permet d'en retrouver toutes les particularités, et ce type d'hypothèse épaissit plus encore le mystère car il nécessite une source d'énergie inconnue émise depuis l'intérieur du corps mort.

C- Des larmes qui commencent à s'écouler.



Trop préoccupés à démontrer l'antiquité et l'authenticité du Linceul, les sindonologues ne s'étaient pas intéressés à une petite anomalie concernant les coins internes des yeux de la Sainte Face. Avec l'amélioration de la qualité des clichés photographiques, il a fallu attendre l'année 2000 pour qu'une première communication parle de la présence de larmes conjonctivales dans le coin interne de l'œil, particulièrement importantes et allongées sous l'œil droit. Depuis, la présence de ces larmes a été confirmée par une élaboration informatique. La vérification d'une possibilité de larmes *post mortem* m'a été confirmée par un ami médecin-légiste qui m'a affirmé en avoir trouvé, rarement, d'une faible fluidité, et seulement sur des victimes qui avaient atrocement souffert.

Elles étaient la conséquence d'une infection (dacryocystite) qui consiste en une inflammation du sac lacrymal recueillant les larmes, avec fermeture de la communication permettant leur écoulement dans les fosses nasales. La dacryocystite est à l'origine d'un épanchement de liquide conjonctival qui s'écoule *post mortem* avec difficulté. Le liquide s'accumule alors dans le creux du coin des yeux lorsque le corps se trouve en position couché sur le dos (*decubitus dorsalis*).

Le rôle des larmes réflexes

Sous l'influence du système parasympathique, les larmes réflexes servent à lubrifier les yeux. Elles sont produites par les glandes lacrymales, en particulier par celle qui se trouve sous la paupière dans l'orbite supéro-externe de l'œil (glande lacrymale principale) qui, par son clignement, les répand afin de l'hydrater, de le garder propre et exempt de bactéries. Puis ces larmes s'écoulent vers le coin interne de l'œil pour s'évacuer dans le sac lacrymal, via les canalicules lacrymaux, laissant ainsi la place à de nouvelles larmes. Ce sac lacrymal, de forme ovale, se situe entre la cloison nasale et le sinus maxillaire. Il possède une profondeur de l'ordre de 14 mm avec une largeur d'environ 5 mm. Lorsque les larmes ont une origine émotionnelle, elles se produisent en abondance, saturant les écoulements naturels et le sac lacrymal dont le trop plein déborde sur le visage, tandis qu'il se vide dans le sinus, obligeant à se moucher. Leur pH [potentiel Hydrogène], proche du neutre, se situe entre 7 et 8. Leur pression osmotique est sensiblement isotonique au sérum sanguin (grâce aux ions Cl^- , Na^+ et K^+).

Composition des larmes

1. Les larmes réflexes sont constituées par trois films superposés :

- Une couche superficielle sécrétée par les glandes de Meibomius (situées dans le cartilage des paupières), composée d'eau salée (98 %) permettant à l'œil d'évacuer les microparticules agressives, comme la poussière. Elle contient des corps gras qui permettent de freiner l'évaporation des larmes (phase lipidique).
- Une couche intermédiaire sécrétée par la glande lacrymale principale, contenant de l'eau salée et des nutriments. Elle assure le transfert du dioxygène et du dioxyde de carbone.

- Une couche profonde sécrétée par les cellules caliciformes (cellules à mucus), composée essentiellement de protéines (comme le lysozyme destiné à détruire les microbes) et de lactotransferrines (protégeant le globe oculaire). Elle permet l'adhérence des couches intermédiaire et superficielle sur la surface de la cornée, ainsi que la stabilité du film lacrymal qui en résulte (phase mucineuse).

2. Les larmes émotionnelles possèdent la même composition de base que les larmes réflexes (eau, sodium, enzymes et anticorps) à laquelle s'ajoutent les composés chimiques suivants : de l'eau, des protéines et des hormones, dont l'ACTH, la prolactine et la leucine endomorphine (qui agit sur la douleur). On y retrouve également les molécules responsables du stress nerveux, ou des toxines apparues sous l'effet du stress ou avec la production d'antalgiques naturels entraînée par le message nerveux provoquant les larmes.

Les larmes *post mortem*

Sur le corps de Jésus, la dacryocystite a été provoquée par plusieurs phénomènes : la fracture du nez qui s'est trouvé dévié vers la droite, provoquant une inflammation du sac lacrymal bouchant le passage lacrymo-nasal qui permet l'écoulement des larmes dans le sinus. Le sac lacrymal ne peut donc plus évacuer les larmes et reste plein. Si, *ante mortem*, des larmes avaient pu ressortir un peu du sac lacrymal, elles auraient eu le temps de disparaître. La présence de ces larmes montre que nous sommes en présence d'un épanchement *post mortem* présent quand le décès survient à la suite – ou accompagné – d'une insuffisance rénale et d'une acidose élevée, ce qui, selon une lecture médicale de la Passion, fût le cas du Christ. Alors, la composition change, les larmes contiennent beaucoup moins d'eau, la concentration des autres composants augmente, provoquant ainsi une forte baisse de la fluidité et rendant les larmes presque visqueuses. Leur évaporation s'en trouve fortement retardée, d'autant plus que le corps devait être froid et la température ambiante dans le tombeau au sortir de l'hiver était basse (9 à 11° environ), tandis que le relargage hors du sac lacrymal s'effectue lentement avec un temps de retard. Dans le cas de Jésus au tombeau, la position couchée facilitait un écoulement de larmes *post mortem* sans grande fluidité, qui restaient stationnées à leur sortie dans le coin interne

de l'œil, Elles purent alors persister longtemps. Compte tenu de l'état de déshydratation, de l'acidose, de l'insuffisance rénale qui empoisonnait le corps, l'observation de larmes *post mortem* sur l'image du Linceul se trouve justifiée, sans confusion possible avec un artéfact.

L'examen attentif montre que ces larmes présentent une forme très allongée – comme si elles commençaient à s'écouler (mais plus lentement que d'ordinaire à cause de leur moindre fluidité) sur un visage se mettant en position verticale – alors qu'en *decubitus dorsalis*, elles n'auraient présenté qu'une petite flaque bombée de forme arrondie dans le coin de l'œil. Ce fait constitue donc une confirmation de la position verticale du Christ. De plus, nous pouvons constater aussi que le début de la coulée est plus important du côté droit, côté du nez dévié par sa fracture.

CONCLUSION

Résumons les particularités révélées par les deux images présentes sur le Linceul de Turin qui a contenu pendant environ 36 heures le corps de Jésus de Nazareth avant sa mystérieuse disparition.

Voici la logique des faits bruts :

- Le corps mort de Jésus, déjà en rigidité cadavérique, était allongé sur la dalle funéraire dans l'attente de la préparation rituelle du corps (lavages et coupe des cheveux et de la barbe) après le *shabbat*.
- Les deux images qui nous sont montrées sur le Linceul représentent le corps de Jésus, vu de face et de dos, se rejoignant à la tête.
- Le processus de formation de ces images est toujours inconnu et non reproductible.
- Malgré l'ancienneté de la toile et les dégâts dus à l'incendie de 1532, les images et les traces sanguines, étonnamment fraîches n'ont pas été altérées.

De plus, les images présentent des particularités inexplicables :

- Le corps, en rigidité cadavérique, se trouve en position verticale
 - comme flottant dans l'air ;
 - bien qu'entouré du Linceul, le corps donne deux images en projection orthogonale du corps de face et de dos, sans les côtés, sur la toile qui l'enveloppait et qui s'était comme mystérieusement tendue pour cela. Les images ne se trouvent que sur la surface interne de la toile (en regard du corps).

- Le processus engendrant les images (de type inversion chromatique avec codage tridimensionnel) demeure d'une origine parfaitement inconnue, ainsi que la source qui en est la cause. Aucun scénario, aucune hypothèse ne sont en mesure d'en rendre compte.

- Le corps, se redressant à l'intérieur de son Linceul, a dû flotter en apesanteur et a laissé sur le lin ses deux images recto et verso, comme si elles avaient été projetées en une fraction de seconde sur cette toile alors tendue en forme d'écran plat. Le corps a donc « imprimé » ses deux images comme en une projection orthogonale, séparément de face et de dos, mais rien sur les côtés.

- Une fois la surrection réalisée, le corps a aussitôt disparu du Linceul d'une manière inconnue, qui reste mystérieuse.

- Puis le Linceul s'est affaissé sur lui-même avec, encore en place, les liens qui le maintenaient autour du corps.

- Seules les traces matérielles sanguines issues des plaies, donc ne faisant plus partie du corps, resteront sur la toile.

- Aucune trace de putréfaction ou de dégradation de la chair cadavérique (qui aurait dû s'y trouver) n'a été décelée.

- De la sépulture de Jésus, il ne nous reste qu'une toile de lin qui présente une conservation remarquable, unique au monde, malgré son antiquité de 2 000 ans et l'incendie de Chambéry, en 1532, qui faillit bien la consumer.

Toutes ces constatations et déductions inexplicables font de ce Linceul une véritable énigme scientifique.

Mais, pour nous, chrétiens, elles portent un nom : RÉSURRECTION !

À quel moment ces images se sont-elles formées ?

C'est une question souvent posée. Au regard des particularités que nous avons soulevées, la réponse pourrait être la suivante : lorsque le corps du Christ s'est relevé des morts, les yeux encore fermés mais le visage serein, en position dressée, « l'impression » des deux images s'est réalisée aussitôt, en un bref instant, car les larmes *post mortem* n'avaient pas encore eu le temps de glisser hors du visage juste avant la disparition de Jésus hors du Linceul, en train de passer de la mort à la vie, ressuscitant dans un corps non plus terrestre mais glorieux, immortel.

La formation des deux images du Linceul se serait réalisée à l'instant ultime précédant la disparition du corps.

Il y a donc sur le Linceul, deux cartes à lire :

- la carte sanguine portant les traces des sévices de la Passion, qui s'est formée lors des 36 heures du séjour du corps dans le Linceul ;

- celle des deux images, indépendante de la carte sanguine, se superposant assez correctement sur elle, mais s'étant formées en un second temps, celui de l'entrée mystérieuse du corps de Jésus – uni à son âme – dans la Vie éternelle : **la Résurrection.**

Mais je laisse la conclusion à une petite fille qui me disait : « C'est Jésus en cours de résurrection. » C'est-à-dire, pour le chrétien, avec les yeux de la foi : au moment précis de sa Résurrection, le Christ ressuscitant d'entre les morts.

Sans la foi, relier entre elles toutes les observations faites sur le Linceul relève d'une impossibilité scientifique, car leurs anomalies, bien que réelles, ne sont scientifiquement ni explicables ni reproductibles !

À NOTER SUR VOS TABLETTES :

le samedi 25 mars

Journée du CEP à Paris (Issy-les-Moulineaux)

Thème : *La laïcité au risque de l'Histoire*

(Programme détaillé et inscriptions à venir sur le site du CEP)

REGARD SUR LA CRÉATION

« Car, depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil nu quand on Le considère dans ses ouvrages » (Rm 1, 20).

La fraise : symbole de perfection et de droiture¹

Elaine Jordan

Résumé : Plante créée par Dieu pour l'homme, la fraise est à la fois un fruit et un symbole. Sous l'influence du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch (1450-1516), on a voulu lui donner une connotation sexuelle. Or la tradition médiévale rattache au contraire la fraise à l'homme vertueux et à la femme qui fut à la fois fleur et fruit, la Vierge féconde. Mais cette antinomie n'est qu'apparente chez Bosch, si l'on prend en compte [mais est-on sûr de la connaître ?] l'intention morale de l'artiste.



La fraise décore un manuscrit enluminé

Il y a d'abondantes preuves que le symbolisme est omniprésent dans l'art médiéval et que chaque objet y a sa propre signification. Certains symboles ont leur origine dans l'Écriture, comme la Croix. Le poisson et l'épine ont été très tôt portés par la tradition chrétienne.

¹ Extrait de *The Strawberry : a Symbol of Perfection & Righteousness*, traduit par Claude Eon. Source : traditioninaction.org/religious/f035_Strawberry.htm

D'autres se sont formés graduellement dans l'ambiance médiévale, laquelle rapportait toutes les choses créées au Créateur, cherchant à voir Sa marque et la signification imprimée dans chaque roche, fleur, arbre et animal. La rose représentait majesté et pureté ; l'œillet, outre sa distinction naturelle, symbolisait aussi les clous de la Crucifixion à cause de la forme de son calice ; le lion évoquait la royauté et le courage.

Je fus surprise récemment lorsqu'un ami me dit que les médiévaux voyaient dans la fraise un symbole de la tentation charnelle à cause de ses nombreux pépins et de son odeur éphémère, vite oubliée, reflétant la nature fugace des plaisirs charnels. Cette explication ne vient pas de la tradition médiévale, mais d'un article sur les étranges fraises dans le triptyque *Le Jardin des délices* de Jérôme Bosch (1450-1516) connu pour son style surréaliste avant l'heure.



L'étrange illustration de la fraise par Bosch

Peint au début du XVI^e siècle, ce triptyque n'est certainement pas médiéval ; il reflète plutôt la mentalité corrompue de certaines parties de l'Europe qui ont engendré la Réforme. En réalité, l'œuvre de Bosch, [obsédé par le péché](#), serait mieux décrite comme un avant-goût du monde hideux de l'art d'aujourd'hui.



Pour sauver la réputation de la fraise – qui décore de façon charmante les pages de nombreux manuscrits médiévaux – j’ai cherché le symbolisme qu’elle avait pour l’homme du Moyen Âge. Dans un livre de 450 pages intitulé très simplement *The Strawberry (La Fraise)*², écrit par le célèbre horticulteur George M. Darrow, j’ai trouvé tout ce dont j’avais besoin pour confirmer mon intuition que, dans la tradition catholique, la fraise ne fut jamais considérée comme un fruit de la volupté ou du mal, mais bien comme une chose bonne et tout à fait innocente.

Les fraises représentent les bons fruits de l’homme vertueux

Très tôt dans l’art et la tradition du Moyen Âge nous trouvons la fraise comme plante du paradis terrestre. Ceci provient sans doute d’un passage des *Métamorphoses* d’Ovide disant que, dans l’Âge d’Or, la terre produisait spontanément des fruits pour le bonheur de l’homme et il nomme la fraise comme l’un de ces salubres délices (voir ce passage en annexe).

² G. M. DARROW, *The Strawberry*, Holt, Rinehart & Winston, 1966.



Des fraises décorent les scènes de la Pentecôte et de saint Michel terrassant le démon

Dans les années 1300, il était courant de trouver des fraises dans les peintures italienne, flamande et allemande, de même que dans les miniatures anglaises, comme un symbole de la parfaite vertu. Pourquoi ? Parce que, nous dit le *Symbol-Fibel*³, l'homme du Moyen Âge croyait que la fraise était un remède contre les maladies dépressives ; sa présence suggère ainsi les pouvoirs de guérison du Christ qui nous conduisent au salut éternel. En outre, la fraise représente « *la pensée noble et la modestie car, bien qu'elle soit remarquée par sa couleur et son parfum, elle se courbe cependant humblement vers la terre* » (Darrow, p. 13).

Sa feuille tripartite rappelle la Sainte Trinité. Les fruits, pointant vers le bas, sont les gouttes du Sang du Christ, et les cinq pétales de sa fleur blanche Ses cinq Plaies (*id.*).

Saint François de Sales, qui pensait que la vertu est représentée dans la nature, parle de la vertueuse et incorruptible nature de la fraise, insensible à tout poison autour d'elle :

³ Livre édité en 1955, précieux pour la bonne compréhension des illustrations médiévales allemandes.

« Les maîtres des choses rustiques admirent la fraîche innocence et pureté des petites fraises, parce qu'encore qu'elles rampent sur la terre et soient continuellement foulées par les serpents, lézards et autres bestes venimeuses, si est ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, ni n'acquièrent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin » (Traité de l'amour de Dieu, L. 11, ch. 2).

De cette manière, poursuit-il, la fraise nous rappelle l'homme vertueux, lui qui n'est pas influencé par la malice du péché environnant.

Ainsi, comme symbole de perfection et de droiture, les tailleurs de pierre médiévaux sculptaient des fraises sur les autels et au sommet des piliers dans les églises et cathédrales. L'ornementation de ces magnifiques bâtisses chantait l'admiration médiévale de la nature, l'appréciation de tous les enchantements du printemps, ses guirlandes de fleurs, les enlacements du lierre et les très convoitées fraises des bois avec leurs fruits rouges et leurs fleurs blanches.

« Vierge féconde » : fleur et fruit en même temps

Nous trouvons la fraise en particulier dans les peintures de Notre-Dame, sur les bords des pages des livres de prière enluminés, des livres d'heures, spécialement dans les scènes représentant la Madone et le Christ.



La Madone des fraises

Parfois les fraises font partie de l'arrière-plan, comme dans la charmante peinture allemande qui honore l'humble fruit de son nom, *La Madone des fraises*. La fraise symbolise Notre-Dame comme « la Vierge féconde » qui reste en fleur et porte son fruit en même temps. À cause de sa couleur rouge, la fraise fait aussi allusion à la Passion du Christ, tandis que les fleurs blanches de la plante expriment la pureté et l'humilité de la Madone.

Les artistes de la Renaissance aussi peignirent la fraise dans de nombreuses peintures de Notre-Dame. Dans la *Bagnacavallo Madonna* d'Albrecht Dürer, Notre-Dame tient le Christ enfant sur ses genoux et celui-ci tient dans sa main un brin de fraisier. La plante n'a que deux de ses trois feuilles, la feuille manquante indiquant la dernière personne de la Trinité dans l'Enfant.



Bagnacavallo Madonna

Nous trouvons aussi un fraisier parfait avec fleur et fruit dans le coin inférieur droit de *La Vierge adorant le Christ enfant endormi* de Botticelli.



La Vierge adorant le Christ enfant endormi

Dans le *Jardin de Paradis*, ci-dessous, autre peinture du début du XV^e siècle, nous trouvons de nouveau Notre-Dame entourée de fleurs et de fruits, autant de symboles mariaux. Parmi ces fruits se trouve l'humble fraise, nourriture des âmes bénies au ciel. Ainsi la douce baie ne signifie pas seulement le bonheur du jardin d'Eden, mais aussi celui des âmes bénies du ciel, qui sont le fruit de Notre-Dame et qui, ainsi, poussent autour de ses pieds.



Le Jardin de Paradis, XV^e siècle (env.)

La seule exception à cette règle de la fraise comme symbole marial dans l'art du Jardin du Paradis, nous dit Darrow, se trouve dans la peinture du triptyque étrange et compliqué de Bosch, où le peintre fait de la fraise, du raisin, de la cerise et de la pomme des manifestations de sensualité. Cela n'est manifestement pas une expression de l'innocent esprit artistique médiéval. Ce que nous avons là est plutôt le sombre symbolisme occulte qui hantait l'imagination torturée de Bosch.

Nous en concluons donc que la réputation de la fraise douce et parfumée est bonne, excellente même. Son symbolisme médiéval est fermement assuré comme reflétant la virginité féconde de Notre-Dame et comme la perfection des bienheureux qui jouissent de Sa compagnie dans la béatitude céleste.

Annexe.

Ovide nous dit que pendant l'Âge d'Or les gens vivaient sur des montagnes de fraises et autres fruits que la Nature produisait sans culture humaine.

« [101] La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. Les doux zéphyr, de leurs tièdes haleines, animaient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d'elle-même d'abondantes moissons.

Dans les campagnes s'épanchaient des fontaines de lait, des fleuves de nectar ; et de l'écorce des chênes le miel distillait en bienfaisante rosée » (Métamorphoses, L 1).

*

*

*

Calice du Messie

Arnaud Triomphe



Je veux chanter ici le Graal eucharistique
 Qui le Jeudi soir saint, avant sa Passion,
 Servit au Christ de coupe, en sa Cène à Sion,
 Riche bol rituel juif en pierre arabique.

De tous temps vénéré, des preux quête mystique,
 Valence lui le garde, au cœur de l'Aragon,
 Où il est enchâssé, œuvre d'un vieux Vascon,
 Dans un support, agate au fin taillage antique.

D'abord, la Papauté, pour consacrer, à Rome,
 En usa avant qu'à Huesca, saint économe,
 Laurent l'envoie aux siens, de Dèce le sauvant.

C'était au siècle III. Depuis des « Cids » sans nombre,
 De Roland à Cortès, ont vaincu par lui l'Ombre,
 Tandis que maints lettrés l'honoraient par leur Chant.

(29 juin 2016)

Bulletin d'adhésion et d'abonnement

*À retourner au CEP, Cidex 811, 16 rue d'Auxerre,
89 460 Bazarnes (France)*

Tél. : 03 86 31 94 36 – Courriel : s.cep@wanadoo.fr

Nom : _____ **Prénom :** _____

Adresse : _____

Code postal : _____ **Ville/Pays :** _____

Courriel : _____

Verse sa cotisation annuelle : ☐ Membre actif : 30 €
☐ Membre sympathisant : 10 €

S'abonne à la revue *Le Cep* :
☐ Abonnement France : 35 € ☐ Autres Pays : 40 €
☐ Abonnement de soutien : 50 € ☐ Étudiant, chômeur, etc. : 20 €

Fait un don de : €
☐ Reçu fiscal demandé

Soit au total la somme de €

Règlement à l'ordre du CEP par :

☐ Chèque en euros tiré sur une banque établie en France ou sur CCP
☐ Virement sur le CCP du CEP (n°4 719 68 J, Centre : Châlons
(en précisant l'objet du versement)

IBAN : FR53 2004 1010 0204 7196 8J 02 372 BIC : PSSTFRPPCHA

☐ Mandat postal international
☐ Carte de crédit ou PayPal, sur le site le-cep.org